HISTOIRE

D'UNE

SOUS-MAITRESSE

PAR

Mme ADÈLE ESQUIROS

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

LA CLASSE.
LES VACANCES. — LE MAITRE D'ÉCRITURE.
AMINTHE, PAULINE. — ZÉLIE.
CLOTILDE.

PARIS
EUGÈNE PICK, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DU PONT-DE-LODI, 5

1864

Histoire d’une sous-maîtresse

Adèle Esquiros

Eugène Pick, Libraire — Éditeur, Paris, 1861

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Introduction

TABLE DES CHAPITRES

I. La Classe
II. Les Vacances
III. Le Maître d’écriture
IV. Aminthe, Pauline
V. Zélie
VI. Clotilde
VII.

INTRODUCTION

C’était une bonne fille, Mademoiselle Grognon, notre sous-maîtresse.

Dès cinq heures du matin, elle allait, venait, avec sa robe de laine brune, sa grande pèlerine et ses bandeaux plaqués sur les tempes. Toujours environnée d’enfants, elle parlait toujours. Si, par hasard, elle se trouvait seule, par habitude elle parlait encore. Elle ne se taisait qu’au coucher du soleil, car c’était aussi l’heure de son coucher. Nous l’avions appelée Mademoiselle Grognon, d’abord tout bas, puis à mi-voix, et puis tout haut. Grâce à ces nuances délicates, elle s’était habituée à ce surnom.

De mémoire d’élève, nous avions toujours vu cette respectable personne devant un vieux pupitre, des lunettes sur le nez, et gesticulant, une règle à la main. Sa figure était pâle et fatiguée, suite de ses tracas de vieille fille et de sa nourriture de pensionnaire.

Que de variété dans ses travaux, que de monotonie dans son existence. Tantôt, taillant une plume avec précision, une feuille de papier blanc devant elle, elle s’évertuait à de magnifiques parafes. Tantôt, sous ses doigts, naissaient les fantastiques dessins d’une tapisserie. Ou bien encore, elle entremêlait de perles une bourse ou quelque autre objet d’art. En voyant cette pauvre fille, on pensait à ces serins qui chantent éternellement dans la même cage.

Nous étions une troupe de grandes pensionnaires rieuses et folles, — de vrais mauvais sujets. — Nous prenions des airs régence, fumant la cigarette et portant le bonnet sur l’oreille. On devine que le sujet perpétuel de nos plaisanteries, c’était Mademoiselle Grognon. Mon Dieu, que la pauvre fille nous a fait rire ! Mon Dieu, que nous l’avons fait pleurer ! Oui, nous l’avons fait pleurer, nous qui ne comprenions alors que les larmes de l’enfance.

Dans ses rares moments de liberté, Mademoiselle Grognon lisait. Si la liberté devait se prolonger, Mademoiselle Grognon sortait de son pupitre un gros cahier ; elle écrivait quelques pages avec attention. Alors, elle perdait

son expression de placidité habituelle, une lumière soudaine éclairait sa physionomie, et souvent une larme mouillait ses lunettes.

Et nous, voyant cela, nous nous mettions à rire ; on est si gai avant d'avoir vécu ! Et nous disions : Mademoiselle Grognon écrit ses mémoires.

Hélas ! tout le monde a sa vie, et la plus intéressante est celle qu'on a. Le pauvre serin, dans sa cage, a souvent tout un roman dans le cœur. Ah ! si le serin savait écrire ! Le fait n'importe pas, mais l'idée : tout le monde sait agir, peu savent penser. J'ai connu un crapaud qui avait demeuré deux mille ans dans un silex. Quel grand philosophe ce devait être, ce crapaud ; mais sous quel drôle de jour il devait avoir vu le monde, à travers son silex.

Du crapaud à Mademoiselle Grognon, il n'y a qu'un pas. La classe, c'était le silex de son existence. Elle voyait la société à travers d'épaisses murailles : singulières lunettes, qui font paraître les choses sous de singulières formes. Et c'est fort heureux qu'il y ait des variétés dans les manières de voir : autrement le monde serait d'une monotonie désolante.

Un jour, dans un accès d'espièglerie méchante, nous avons volé le cahier de Mademoiselle Grognon. Nous voulions nous mettre en fonds de jovialité en nous servant de ses mots et de ses pensées. Pour mieux l'attaquer, la pauvre fille, nous prenions ses propres armes.

Les variations de l'écriture annonçaient différentes époques dans ce travail. D'abord, des caractères timides qui, peu à peu, s'enhardissaient et devenaient bien formés. Enfin, les *déliés* se négligeaient ; on devinait une main sûre d'elle et qui ne craint pas de s'abandonner à ses caprices. Ces changements d'écriture annonçaient, avec un laps de temps, des variations dans le cœur de l'écrivain.

L E M A N U S C R I T

DE M^lle GROGNON

I

LA CLASSE

C’est jour de sortie : les élèves ont pris leur volée. Ces pupitres nus, ces tronçons de plume, ces lambeaux de papiers épars… c’est un champ après la bataille. J’aime ce désordre et cette solitude. Hélas ! au milieu de ce bourdonnement éternel qui m’abrutit, il m’a pris quelquefois de frénétiques envies de penser.

Qu’ai-je fait depuis dix ans ? J’ai parlé, toujours parlé : peut-être que cela s’appelle vivre.

Recueillons nos souvenirs.

Je me rappelle comme si c’était hier mon entrée dans ce lieu qui m’a servi de couvent. Une voiture m’amena, une porte s’ouvrit, et je fus déposée dans une grande cour avec une petite malle. Voilà comme se fit mon entrée dans le monde.

J’avais dix-huit ans, j’étais orpheline, je sortais de pension. Oh ! comme j’étais émue en commençant ma nouvelle carrière. Ma petite malle et moi, assises l’une sur l’autre, nous attendions qu’on vînt nous recevoir. La porte du salon, attenant au parloir, était entr’ouverte. J’aperçus des draperies, des

dorures, des glaces, un luxe qui me donna le vertige. Je n'osai témoigner mon admiration ; j'étais si provinciale que je craignais de le paraître. Et puis, désormais, j'allais être environnée d'enfants, de juges sans pitié. Le ridicule ne m'était plus permis. Je devais avoir de l'expérience : j'étais sous-maîtresse.

Une jeune fille passa devant moi, entra dans le salon, et fut se placer devant un piano. C'était le type parisien : cette pâleur que donne la civilisation, ces yeux où souvent se réfugie toute l'intelligence. Mise avec simplicité, il y avait dans toute sa personne ce je ne sais quoi qui, hélas ! n'était pas dans la mienne. Ses cheveux, à la chinoise, lui donnaient une petite mine espiègle qui m'annonçait bien des tribulations. Elle se mit à jouer, s'abandonnant à sa fantaisie, absolument comme si je n'avais pas été là, moi qui avais tremblé à son approche.

Au bout de deux heures d'attente, la maîtresse de pension daigna, en passant, m'adresser quelques paroles. C'était une grande femme sèche. Elle affectait l'insolence par amour du bon genre, et prenait des termes villageois pour mieux faire la grande dame.

On m'indiqua ma place dans la classe, mon lit dans le dortoir, et tout fut dit. Je ne fus pas fâchée de voir venir la nuit, pour me remettre des émotions de cette journée.

Mais je n'étais pas tout à fait étrangère dans ce nouveau monde. J'avais une connaissance, M^lle^ Marianne, la cuisinière, forte fille, active et bien portante. Nous étions du même pays, et c'était pour moi une consolation d'échanger avec elle un regard, quand, de loin, je l'apercevais vaquant à son service. Le passé, aussi peu attrayant qu'il soit, fait partie de nous-mêmes ; M^lle^ Marianne, c'était la continuation du passé.

Ma vie turbulente et nouvelle me plut d'abord. À cinq heures du matin, on sonnait la cloche. On devait, à l'unisson, sauter en bas du lit, laissant parfois un beau rêve : c'est triste, quand on n'a que cela de beau. Je remettais la fin à la prochaine nuit ; mais la difficulté était de faire prendre le même parti à tout le dortoir. Il me fallait triompher des sommeils les plus intenses et les plus prémédités. Et puis, c'étaient des plaintes et des murmures que je faisais semblant de ne pas entendre, car j'aurais été forcée de punir. Deuxième coup de cloche : tout le monde doit être habillé.

Malheur à l'élève en retard ! Dieu sait alors les réprimandes qui m'attendaient.

On descendait l'escalier deux à deux. De chaque dortoir sortait une sous-maîtrese conduisant son escouade. Les escouades, à la file, formaient un régiment. Le mot d'ordre était silence. On l'oubliait toujours. On se rendait à la chapelle. La prière dite, on marchait au réfectoire.

Le réfectoire, la chapelle, le dortoir, dussé-je passer pour sybarite, m'ont toujours causé une douce impression. Dans le monde, on nous plaint, parce que nous prions souvent le bon Dieu et parce que nous nous couchons à huit heures. Si l'on savait comme cela console, prier ! Si l'on savait comme cela fait oublier, dormir !

Ma maîtresse de pension, femme d'un homme riche, avait confié la direction de ses états à une première sous-maîtresse, Mademoiselle Bénard. Elle est partie depuis des années, et je frémis encore au bruit de son nom. Qu'on se figure une petite vieille, maigre, vive, hérissée, aigre, glapissante, courant, criant, se multipliant. Non-seulement, on la disait très-savante, mais on disait aussi qu'elle avait autrefois trouvé à se marier. Je crois bien qu'il y avait là-dessous de l'ironie, et que c'était la cause de son incessante horripilation. Quoi qu'il en soit, elle fut le cauchemar qui pesa bien longtemps sur mon existence.

—

J'étudiais les mœurs de ce petit monde, qui grandissait pour moi, en raison de la place qu'il tenait dans ma vie et selon qu'il me faisait souffrir : souvent nous jugeons de la cause par l'effet.

Je remarquais surtout quelques-unes de ces physionomies qui ne se fondent pas dans le milieu ordinaire. Types très-rares heureusement ; car celui qui n'est pas à l'unisson de son entourage, porte souvent en lui un germe d'infortune. Chaque individu, se trouvant parfait, approuve dans les autres ce qui est en lui. Si tous les hommes étaient bossus, comprenez-vous le ridicule de celui qui viendrait au monde sans gibbosité ? Les natures saillantes sont rares, mais ce sont elles surtout que j'aime, puisque je vois en elles un principe de malheur.

Chose étrange que la destinée ! Quand, assise à mon pupitre, je regardais toutes ces têtes ignorantes de la vie, je me mettais à penser, quand j'avais le temps. Ces physionomies, c'était pour moi les avant-propos de romans divers ; et je cherchais à deviner la fin du volume. Je me suis souvent trompée : l'une, que semblait attendre une abondante moisson de bonheur, n'a cueilli que des épines, pendant que sa compagne a trouvé la récompense… chose affreuse ! la récompense de ses vices.

Je ne puis m'empêcher de tracer ici quelques-unes de ces figures :

Agathis, petite brune sèche, aux yeux de couleur incertaine, à la physionomie ingrate, est une fille tristement raisonnable pour son âge. Elle a mauvais cœur et porte une tête de réaliste, c'est-à-dire aux bosses saillantes. Et c'est un malheur, car elle aura de mauvaises pensées et les exécutera. Agathis use ses plumes jusqu'au trognon. Elle emprunte toujours et ne rend jamais. Sa figure ne varie pas, même sous le mensonge. Je ne l'ai vue pleurer qu'une fois, et c'était de colère. Elle n'a que douze ans, et quand nos yeux se rencontrent, c'est moi qui baisse les miens. Suivant sa vocation, elle doit entrer dans le commerce. Ses parents espèrent beaucoup de son avenir : étant petite, elle échangeait toujours ses vieilles poupées pour des neuves ; aussi son père disait avec orgueil : Notre fille fera son chemin.

Voilà Zélie, blonde aux yeux bleus : quinze ans, cinq pieds de haut, une imagination à l'avenant. Timide, simple et bonne, elle a dans la physionomie un rayon extraordinaire de poésie et de sentiment. Quand on lui fait une méchanceté, elle pleure et ne se défend pas.

Voici Clotilde, une de ces infortunes vivantes à qui Dieu a donné juste la force qu'il faut pour souffrir. Elle a seize ans, elle en paraît onze. Sa voix tient de celle du petit enfant et de la vieille femme. Elle est toujours coiffée d'un bonnet, car sa tête est chauve. Elle se traîne avec deux béquilles ; son corps est un réceptacle d'infortunes.

Clotilde n'a plus de mère ; qui donc l'aimera ? Son cœur s'est aigri ; ses paroles sont caustiques et pleines d'amertume. Elle rit d'un malheur, mais ne console jamais, car elle-même ne peut être consolée. Elle m'évite, me parle peu, toujours avec ironie. Il semble que, d'avance, elle veuille rendre

à chacun ce que chacun lui fera souffrir. Je comprends cette pauvre existence. Comprendre, à quoi sert, quand on ne peut guérir ?

Un jour, elle était seule, je l'entendis chanter. Sa voix me fit mal. Sa voix, c'était l'expression de sa personne.

Parlerai-je d'Aminthe ? Assise sur un tabouret (elle est trop petite pour avoir un pupitre), elle suit avec son petit doigt une bien grande leçon. On la brusque ; souvent on la punit ; elle ne se plaint jamais. Sa mère est une jolie femme qui ne vient pas la voir. Aminthe subit patiemment sa triste enfance.

Enfin, voici Pauline, Pauline l'imbécile, Pauline la folle. Ici, comme dans le monde, nous avons nos fous. Et, comme dans le monde, nous ajoutons à leur malheur le poids de notre sottise et de notre égoïsme.

Quand j'entrai dans la classe pour la première fois, je vis une grande fille à genoux sur une table. Elle portait un écriteau, un bonnet d'âne, etc. Revêtue de tous les insignes du ridicule, on l'avait exposée aux regards sur un honteux piédestal. Pensait-on, à force de misères, ajouter à son intelligence ?

Des autres, naturellement, je reviens à moi-même. Je me revois jeune fille, dans ma petite classe de province. Alors, sauvage et gauche, je faisais une triste figure. Eh bien ! je n'ai pas changé. Je me rappelle mes habits ridicules et mon langage à l'unisson de mes habits. Quand on m'interrogeait, je ne répondais pas ou je balbutiais quelque sottise. On m'appelait *bûche*, c'est le terme classique.

C'est alors que je commençai à étudier le monde et à comprendre les hiérarchies de la société. Dans ma pension, il y avait trois castes : les robes d'indienne, les robes de laine et les robes de soie. Je n'étais d'aucune secte, car les robes d'indienne avaient des *tournures* et des *gigots*, et j'étais dépourvue de cette ornementation. Sous des dehors aussi ingrats, on comprend le triste rôle que je devais jouer. Sans tournures et sans gigots, mon amitié aurait peu flatté mes compagnes ; on ne la recherchait pas, et je n'osais l'offrir à personne. Cette timidité de cœur dont je n'ai pu guérir a toujours été interprétée très-drôlement. Les esprits à sentimentalité

appellent cela de l'indifférence ; les esprits méchants disent que c'est de la sécheresse et de la dureté.

J'aimais l'étude, trop peut-être. Pour elle j'oubliais tout : les joyeuses causeries qui rendent l'esprit subtil, et la coquetterie qui nous fait plaire.

N'échangeant d'idées avec personne (mes compagnes aimaient mieux les jeux que les idées), je devins taciturne. Une préoccupation continue nous isole du monde et nous rend bizarre. Vraiment, il semble que les pauvres instituteurs se modèlent exprès pour exciter la verve des écoliers et pour servir de plastron aux espièglerie.

Au bout de quelques années d'études, j'avais acquis l'estime de mes maîtresses, et la certitude que, dans le champ de la science, j'avais à peine fait quelques pas ; encore, ne les avais-je pas fait de travers ? On n'est pas prophète dans son pays ; mais où prophétiser quand on doute de soi ? Je restai dans la famille de mon tuteur, en attendant une position sociale. Mes compagnes, qui n'avaient rien appris, n'étaient certes pas embarrassées de leur personne : je les vis accepter très-allègrement l'existence. Quelques-unes ont pu connaître les plaisirs de la jeunesse ; de la jeunesse, ce météore qui ne brille pas pour tous. Il en est même qui se sont lancées dans les écarts romanesques… On dit qu'elles iront loin. D'autres se sont mariées pour leur beauté ; et d'autres, pour leur fortune. Moi, qui n'avais ni beauté, ni fortune, je ne voyais pas venir la destinée. Je m'impatientais ; mon tuteur s'impatientait bien davantage, car, pour m'élever, il avait dépensé mon petit patrimoine.

— Maudite éducation ! s'écriait-il. Que faire d'une savante (Son dépit l'aveuglait.) ? À quoi cela est-il bon ? Ça ne peut pas épouser un manant, et ça n'a pas de dot pour épouser un homme bien élevé.

Marianne, qui alors était notre voisine, intervenait à mon intention,

— Dam ! Monsieur, ce n'est pas sa faute, à cette fille, si on ne lui a rien appris d'utile.

J'essayais quelques timides objections.

— Je sais un peu dessiner…

— Eh bien ! il faut devenir peintre.

— Mais oui.

Mon tuteur éclatait de rire.

— Si vous étiez un homme, oui ; un homme, même pauvre, arrive à tout. Il y a l'École des beaux-arts, avec ses cours de dessin, d'anatomie, de perspective, etc. Mais les femmes n'y sont pas admises. On a si bien prévu l'impossibilité de certaines professions pour les femmes, que certains mots : peintre, sculpteur, etc., n'ont pas de féminin.

— Si j'étais musicienne ?

— Eh bien ! il y a, en musique, à peu près les mêmes obstacles qu'en peinture. Un très-médiocre musicien joue partout : dans les concerts, les bals, les théâtres, etc. Mais une musicienne, où la mettez-vous ? En musique, sur mille hommes, on produit à peine une femme. Encore n'est-ce pas comme musicienne, mais comme excentricité. Il s'agit, en ce cas, d'une exhibition renforcée de réclames, de tapage et d'intrigues. Il reste les leçons ; mais, dans les maisons riches, on préfère les hommes, ça fait meilleur effet.

— Mais, il y a autre chose…

— Certainement ; il y a, comme on disait jadis, le barreau, la robe et l'épée.

— Voyons, mamselle, concluait Marianne, n'ayez pas de folles idées. Puisque vous ne pouvez pas être un homme, quand vous vous entêterez ?

Bonne Marianne, c'est elle qui m'a protégée ; elle m'a fait placer dans cette maison, après y avoir, elle-même, par son talent, obtenu l'emploi de cuisinière.

En entrant ici, je trouvai plusieurs élèves de mon âge, mais je ne me liai pas avec elles : je n'avais pas le droit d'être jeune. Je devais me faire respecter, me faire craindre… Se faire craindre, à l'âge où seraient si douces les amitiés d'enfance ! Je ne pouvais communiquer de cœur qu'avec Marianne, et encore en cachette. On est très-aristocrate ici. Marianne me recommande sans cesse de garder des distances entre moi et mes inférieurs. Mes inférieurs ! Je gagne cent francs par an, et Marianne quatre cents ; quelle est l'inférieure ? Quand je la vois avec une belle robe de mérinos, un bonnet de dentelle et l'air satisfait d'une personne qui sait son importance,

je comprends que la brave fille se moque de moi, et que l'aristocratie est de son côté. Aussi, je garde des distances… [1]

Le vrai repoussoir de Marianne, c'était Mademoiselle Bénard, cette petite vieille, à l'esprit tracassier, à la voix révêche. Elle m'a causé bien des souleurs. Un jour, pendant l'étude, les élèves ayant imaginé de danser une ronde, mes supplications, mes cris ne purent arrêter cet infernal projet. Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas… Est-ce la trombe du désert ? Grand Dieu, c'est plus formidable encore, c'est Mademoiselle Bénard !

Ce moment de plaisir pour les espiègles m'a coûté bien des larmes. En classe, on devait entendre *tomber une épingle*, selon l'ordonnance. J'ai souvent trouvé bien des épingles par terre, mais je ne les avais pas entendu tomber.

Depuis ce jour néfaste, ce jour où mes élèves avaient osé franchir toutes les bornes de la discipline, je gémis plus que jamais sous le joug de Mademoiselle Bénard. De son côté, ma classe, encouragée par ce beau succès, ne fut plus qu'un peuple constitutionnel, toujours prêt à la révolte.

Le moment des récréations était pour moi le plus pénible. Comment contenir l'effervescence de la folle jeunesse ? Que j'avais de peine à jouer le rôle d'un rabat-joie. Je faisais de mon mieux : j'espionnais, je harcelais ; car Mademoiselle Bénard, elle aussi, m'espionnait, me harcelait. J'aurais voulu payer de mes jours la moindre incartade, le moindre horion… ; de mes jours, triste monnaie ! Aussi le bon Dieu ne l'acceptait pas. Le plaisir des uns fait le supplice des autres. Comme les heures me semblaient longues ! Comme je les voyais fuir avec joie, me disant : Encore une de moins.

Aujourd'hui, je comprends cette femme qui m'a tant effrayée dans ma jeunesse. Mademoiselle Bénard était l'épouvantail d'une foule difficile à dominer. Personne ne l'aimait, elle n'aimait personne. Ce type est commun dans les classes. C'est l'institutrice pur sang, dont l'existence est un aride verbiage. Elle n'invente pas, mais elle récite à la lettre des livres écrits par des hommes, c'est-à-dire qui ne vont pas du tout aux femmes. Mademoiselle Bénard, c'est la vieille fille sèche, dont toute la vie est dans la tête.

Sauf les ombres, quel splendide tableau que les jeux de l'enfance ! Ici, les plaisirs bruyants, les pas légers, les voix d'oiseaux. Ici, les douces confidences, les rêves sur l'avenir ; l'avenir, ce mot qui dit tout. La petite Aminthe restait assise à regarder jouer les autres. Elle avait quelquefois voulu courir, elle était si petite, on la faisait toujours tomber, ce qui la faisait toujours punir. Les grandes ne voulaient pas la laisser sauter à leurs cordes ; la pauvre enfant n'avait ni balle ni poupée ; aussi, pendant que les autres s'amusaient, elle restait bien sage sur son petit banc, près du mur. Pauline errait au milieu des jeux de ses compagnes sans les comprendre, la figure pâle, sur les lèvres le rictus permanent des idiots. Agathis allait, venait, parlait, intriguait avec une activité inouïe. C'est drôle, il y en a qui se défatiguent en se refatiguant. Venaient les tartines du goûter : Agathis trouvait toujours moyen d'en accaparer plusieurs. Cette voracité pour le pain rassis me semble un goût dépravé. Au milieu de ces voix joyeuses, de ces cris d'enfants, un bruit égal, sec et lourd me frappait au cœur ; c'était le bruit des béquilles de Clotilde. D'un côté de la cour était un mur humide dont les élèves s'éloignaient, car le soleil n'y donnait pas ; c'était là que Clotilde prenait sa récréation. Elle se promenait morne et lente, et sa promenade était toujours la même. Son infirmité la condamnait à la solitude, car la moindre étourderie aurait pu lui causer une chute dangereuse.

Mais ce que je revois dans tout l'éclat du souvenir, c'est Zélie. Zélie était svelte, élancée ; ses beaux cheveux fins comme la soie voletaient en frisottant autour de son charmant visage. Zélie était gracieuse en tout, et sa voix avait une harmonie que je n'ai pas retrouvée ailleurs. Elle avait l'enthousiasme des belles choses. Parfois, je l'entendais lire de ces pages sublimes dont quelques hommes ont doté le monde, et j'oubliais mes tribulations, j'oubliais le matérialisme qui m'environnait, pour la poésie, la vie de l'âme.

—

La nuit venait ; la nuit, c'est-à-dire le repos, car Mademoiselle Bénard dormait quelquefois.

Je me rappelle une de ces belles nuits ! La nature avait un aspect fantastique, à en juger par une échappée de lune qui venait jusqu'à nous. En entrant dans le dortoir, la petite Aminthe, déjà couchée, m'appela tout bas ; les mains croisées, elle priait le bon Dieu. Je vins l'embrasser. Elle était bien sage dans son petit lit, la pauvre enfant.

On se coucha, et comme il était défendu de prononcer un seul mot, toutes ces langues de jeunes filles se mirent à jacasser. J'écoutais avec joie ; je me laissais aller à leurs rêves. J'étais trop pauvre pour rêver à mon compte. On parla de plaisirs, d'amour, enfin de tout ce qu'on ne connaissait pas. Zélie dit, à ce propos, une si grosse ingénuité que tout le dortoir éclata de rire. Agathis se scandalisa d'un mot trop sentimental. — Honte à la jeune fille pour qui l'amour n'est pas une vertu ! Pauline avait les yeux ouverts et ne disait rien. Pauvre idiote, elle était sans présent et sans avenir.

— Et moi aussi, dit la voix de Clotilde, me voilà en âge d'être lancée dans le monde. Quelle drôle de figure j'y ferai. Me voyez-vous en robe de bal, décolletée, frisée, enrubannée, ah ! ah ! ah !

Mais personne ne riait, car il s'agissait d'une infortune qui navre les grands et les petits et que comprennent même les méchants.

— Si j'avais été riche, poursuivit Clotilde, si j'avais été riche, peut-être j'aurais trouvé un homme assez lâche pour me trouver à son goût. Mais, bah ! je vivrai, comme le phénix, seule de mon espèce. La drôle de destinée qui m'attend, ah ! ah ! ah !

Et moi, écoutant cette plainte ironiquement douloureuse, je remerciai le bon Dieu de la modeste existence qu'il m'avait faite.

—

Vint le jour des prix, ce jour si beau où l'élève reçoit la récompense de ses efforts ; car, nous avons beau dire, à tous il faut une récompense : aux uns, l'estime du monde ; aux autres, l'estime d'eux-mêmes, et je parle des plus désintéressés.

La classe était toute garnie de fleurs ; les élèves étaient placées sur des gradins en vue du public. Ces jeunes filles, toutes en robes de mousseline blanche avec des ceintures bleues aux longs bouts flottants, ces cheveux

ornés de rubans et de fleurs, cette allégresse sur toutes les figures, c'était un tableau ravissant. Des yeux, je cherchais Clotilde, je ne la voyais pas ; enfin, je la découvris : on l'avait cachée derrière ses compagnes.

La séance s'ouvrit par un discours de notre maîtresse sur l'amour maternel. Ne lui ayant rien vu pratiquer, je fus heureuse d'apprendre qu'elle pensait si bien. Mademoiselle Bénard discourut à son tour très-longuement et très-aigrement. Elle se congratula pendant une heure de tout le mal qu'elle nous avait fait pendant l'année. Enfin, M. le curé adressa aux jeunes filles quelques religieuses galanteries.

La musique vint ajouter à la poésie de la scène : il y eut des chœurs, il y eut des soli, etc.

On donna les prix. Zélie eut le prix de sagesse et le prix d'*excellence* : assemblage assez ordinaire, la candeur et l'intelligence. Je la vois encore s'avancer timide et resplendissante. L'innocence et la jeunesse n'auraient pu choisir une plus charmante figure. Quand on posa sur ses cheveux relevés une couronne de roses blanches, la salle entière retentit d'applaudissements. Agathis eut le prix d'ordre. Quelques jeunes filles paresseuses eurent des prix d'encouragement, d'exactitude, d'assiduité, de persévérance et de bonne volonté. Pauline obtint le prix de croissance ; et je ne sais plus à quelle élève on accorda le prix de bonne santé. On rit un peu ; l'élève était jolie, on applaudit.

On avait nommé Clotilde, et personne n'apparaissait. Tous les yeux se portaient vers la place vide où l'on tendait une couronne. Mon cœur se serra ; l'attente excitait encore l'attention. Dans le silence, on entendit un bruit sec, un bruit de béquilles, et je vis s'avancer péniblement cette pauvre infirme. D'abord, interdite à l'idée de s'exposer aux regards, elle était restée sur un banc ; mais bientôt, prenant son parti, elle s'était levée, et se traînait lentement, un sourire douloureux sur les lèvres. À cette vue, une impression pénible se répandit dans l'assemblée. Pas un bravo, pas un signe d'approbation : un silence glacial. Elle subit cet affront froidement, comme elle subissait toute sa vie.

Bientôt il se fit un grand bruit de voitures : nos jeunes filles s'en allaient. Plusieurs ne devaient pas revenir. Elles m'avaient fait des jours bien tristes, et pourtant je les pleurai. Mes élèves, c'était ma famille d'adoption ;

n’aime-t-on pas ses enfants, même ingrats ? Heureuses jeunes filles, elles allaient retrouver les joies du foyer, les joies du cœur. Non, toutes ne partaient pas ; toutes n’avaient pas un foyer. Pauline resta, regardant, sans comprendre, l’empressement de ses compagnes au bras de leur mère. Ah ! du moins, sa folie l’empêchait de voir son abandon. J’aperçus Clotilde dans la cour ; elle se promenait lentement, indifférente à ce qui se passait. En perdant ses camarades de classe, elle ne perdait aucune amitié. On craignait Clotilde, on ne l’aimait pas.

En me quittant, Zélie, qui avait fini ses études, me demanda la permission de m’écrire. Agathis ne me dit pas même adieu : elle passa devant moi fière et chargée de couronnes ; on espérait qu’elle reviendrait, et son père était très-exigeant.

Je venais d’entendre le roulement de la dernière voiture, je sentis qu’on touchait ma robe : c’était Aminthe. À cette fête de famille, sa mère n’était pas venue. La pauvre enfant n’avait pas eu de prix. — Est-ce que je n’avais pas été sage ? dit-elle. — Si. — Alors, c’est comme si j’avais eu le prix, puisque je l’avais mérité.

Que l’existence vous soit légère, ô belles jeunes filles ! N’importe où vous serez, ma pensée vous suivra, car désormais votre vie fait partie de ma vie.

---

1. ↑ Une bonne cuisinière gagne, en général, 8 ou 600 fr. par an, et pour 200 fr. vous avez une très bonne sous-maîtresse. Les gages de ce qu’on appelle une sous-maîtresse sont bien inférieurs aux gages des domestiques, même les plus infimes. Il est même ordinaire d’employer des jeunes filles instruites et distinguées au pair, c’est-à-dire, sans autre rétribution que leur nourriture.

II

LES VACANCES

Quelle tranquillité ! Je n'ai plus à jeter mes paroles au hasard, sans savoir où tombe chacune d'elles.

Les élèves qui sont restées ne sont pas les plus favorisées du sort : ou elles n'ont pas de famille, ou elles peuvent se considérer comme n'en ayant pas ; elles me touchent de plus près. Clotilde, Aminthe, Pauline, me voilà seule avec vos tristesses et vos infirmités.

Clotilde est moins ironique depuis la solitude qui s'est faite. Sans doute, la bien-portance des autres, faisant contraste avec son état, éveillait sa susceptibilité.

La petite Aminthe s'est emparée de Pauline : elle l'occupe, elle cherche à faire passer sa spiritualité d'enfant dans cette âme vide. Elle se fait encore plus petite, pour être à la portée de cette grande innocente.

Clotilde me fuit, et je la recherche. Elle passe une bonne partie du jour à sa promenade favorite. C'est le long d'une haute muraille où grimpe de la vigne folle. À l'ombre, et parmi des pierres, végètent quelques plantes malades. Plusieurs branches hardies ont atteint bien haut, et, florissantes, se pavanent au soleil ; d'autres se brisent et s'étiolent entre les aspérités de la muraille ; elles me semblent l'image de nos tristes destinées.

Clotilde traduit ma pensée.

— Aux uns, la vie dans toute sa magnificence ; aux autres, l'ombre et la douleur.

— Mais un malheur peut briser celles qui brillaient le plus, et la fleur la plus belle est presque toujours celle que le ver choisit.

Clotilde parle sans m'écouter.

— Vous en êtes, de ces plantes sacrifiées, et vous ne vous plaignez pas.

— J'ai confiance en Dieu.

Il se fait un silence.

— Vous conviendrez, Mademoiselle, qu'il y a des gens qui auraient mieux fait de ne pas venir au monde.

— Je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais je vais vous dire les pensées qui me viennent. Chacun est chargé d'une mission sur la terre. Croyez-vous que celle qui possède assez d'agréments physiques pour se complaire en elle remplisse la mission la plus belle ?

— Une jolie femme remplit bien souvent la mission d'une sotte.

— La femme privée de beauté prétend à un but plus sublime que celui des futiles admirations. D'ailleurs, la beauté de l'âme n'est-ce donc rien ? J'ai lu quelque part : « Une femme qu'on aime pour sa beauté s'oublie facilement ; une femme laide, on l'aime longtemps, sinon toujours. »

— Est-ce qu'on pourrait m'aimer, grand Dieu !

— Pourquoi pas, si vous êtes bonne ?

— Et quel homme m'aimerait ?

— Un homme de cœur.

— On voit bien que vous ne connaissez pas les hommes !

Je rougis de mon ignorance, et Clotilde rit de son rire sceptique.

— Parlons sérieusement : est-ce qu'une pauvre infirme, comme moi, par exemple, peut être utile à quelque chose ?

— Je crois que rien n'est inutile… Il suffit de tirer parti de sa position.

Cette fois, Clotilde rit encore, mais avec moins d'amertume.

— Ne méprisons pas la beauté, puisqu'elle vient de Dieu. Mais qu'est-ce que la beauté purement physique ? L'appât des esprits frivoles. Au-dessus de tout, il y a la vie de l'intelligence.

— En effet ; mais je suis pauvre ; en sortant d'ici, il me faudra gagner mon pain. La carrière d'institutrice est peu digne d'envie, mais je ne pourrais la suivre, car les enfants riraient de mes infirmités ; ils riraient de

ce qui les fera pleurer un jour. Il est des plaies vivantes qui ne doivent pas se montrer. Voyons, Mademoiselle, je désire marcher courageusement dans la vie ; mais indiquez-moi le chemin.

Oh ! que je voudrais guider cette âme en peine !

— Cherchons ensemble : n'avez-vous pas remarqué que plusieurs de nos livres de classe ne nous conviennent pas tout à fait ?

— C'est-à-dire qu'ils ne nous conviennent pas du tout.

— L'intelligence de la femme étant différente de l'intelligence de l'homme, il lui faudrait une nourriture qui lui fût appropriée. Ainsi, qu'est-ce, pour nous, que la rhétorique des collèges ? Des raisonnements froids et secs qui, le plus souvent, déraisonnent. Pour arriver à de meilleurs résultats, la femme, cette psychologie vivante, procéderait d'une tout autre manière. En rhétorique, la jeunesse n'a guère à sa portée que des systèmes devenus ridicules. On nous dit : Apprenez-les ; et plus tard : N'en usez pas. Enfin, parlons de ce dont les collégiens sont si fiers, de leur philosophie. Qu'est-ce que cette philosophie ? Des systèmes outrés, faits par des individus qu'on appelle des sages, et qui tous sont en contradiction. S'ils sont tous sages, c'est-à-dire s'ils sont tous dans le vrai, donc ils sont tous d'accord : car le vrai est un. Ils sont loin d'être d'accord. Eh bien, de ces sages, quels sont les fous ? Ils le sont tous, vous le savez, et vous jetez leur folie dans des têtes qui fermentent. Vous faites des jeunes gens insupportables de déraison…, jusqu'à ce qu'ils aient oublié leur philosophie. Une femme, dégagée de toutes pensées futiles ; une femme qui, ayant le courage de son état, observerait, écrirait, ne remplirait-t-elle pas une noble tâche ? Quand les jeunes filles trouveraient ce qu'elles n'ont pu trouver jusqu'alors, une nourriture spirituelle ; quand les femmes auraient l'explication et la remise de leurs douleurs, croyez-vous qu'elles vous trouveraient laide ? Ce qui est utile nous semble beau, allez ! Vous êtes pauvre, dites-vous… Eh bien ! vous serez riche, car vous serez généreuse.

— Oui, il y a quelque chose à faire, dit Clotilde, répondant à sa propre pensée. J'entrevois que la plus infime des créatures peut, dans le monde, remplir une mission.

En ce moment, nous sommes près d'Aminthe et de Pauline. Pauline, ordinairement sans physionomie et jetée dans le vague, est tout attentive à

la conversation de sa petite compagne. Il s'agit d'un scarabée qu'elles viennent de rencontrer.

— Il faut l'écraser, dit Pauline.

— Non !

— Si…

Pauline rit de son rire idiot, et veut exécuter son arrêt cruel, à force d'être bête.

Aminthe ramasse l'animal aux reflets changeants, et le soustrait à la sottise de sa compagne.

— Il ne faut pas lui faire de mal.

Pauline rit, mais ne comprend pas.

Alors les petits doigts d'Aminthe saisissent le bras de la grande innocente, qui fait une grimace… Je vois qu'elle a compris.

— Il faut le mettre dans les feuilles pour qu'il puisse manger ; et Aminthe, se levant sur la pointe des pieds, cherche à placer le plus haut possible le scarabée dans la vigne folle.

— Manger ! ricane Pauline ; ça ne mange pas.

— Puisque ça vit, ça mange.

En ce moment, la cloche du dîner nous appelle ; depuis quelques minutes, nos estomacs appelaient la cloche. Je me hâte avec Clotilde. Nos deux jacasses restent en arrière. Enfin, Pauline, guignant le réfectoire, résume la situation.

— Oui, ça mange ; oui, ça a faim ! Et le brillant scarabée échappe à la douleur et à la faim, par l'instinct que nous avons de la faim et de la douleur.

Les vacances sont finies. Je vois de nouveaux visages ; il en est d'autres que je cherche en vain. Il semble que l'amitié devrait commencer avec la vie et ne jamais finir. Zélie, Zélie, où êtes-vous ? J'entends la voix sèche d'Agathis.

Marianne me regarde d'un air tout drôle ; je crois qu'elle a quelque chose à me dire en secret. Je remarque dans Clotilde un changement. Elle travaille, et sa physionomie perd de son amertume. Quand nous parlons

ensemble, elle m'intimide, tant ses décisions sont tranchées. Autrefois, on apprenait la vie ; aujourd'hui, on la devine. Il n'y a plus d'enfants ; nos pères ont vécu pour nous.

J'ai pris racine dans ce petit monde ; comme dans le grand, nous avons nos événements et nos péripéties. Parce qu'on vit entouré de murs, il ne faut pas croire qu'on ne vit pas.

Je sais enfin ce qu'elle voulait, cette bonne Marianne. Depuis deux jours elle me regardait à la dérobée en me faisant des signes ; elle attirait mon attention vers la terre. Je ne comprenais pas, mais je supposais qu'il s'agissait encore de la distance entre les supérieurs et les inférieurs : je suis sujette à caution. Enfin, Marianne a profité du moment où Mademoiselle Bénard avait le dos tourné ; elle m'a fait signe de la suivre en silence. Elle montait l'escalier ; j'ai monté derrière elle. J'ai remarqué qu'elle avait des bottines neuves. Arrivées dans sa petite chambre, elle m'a fait asseoir. Sans rien dire, elle s'est mise à mes genoux, et… je me suis trouvée chaussée de bons souliers que Marianne n'avait usés qu'à moitié, à la place de mes vieilles savates que l'indifférence et la pauvreté m'empêchaient de voir avec leur vraie physionomie. Je suis restée interdite, presque honteuse. Eh bien ! pourquoi est-ce que je m'humilierais de ce procédé de Marianne ? Au contraire, j'aimerai à m'en souvenir.

Aminthe est désormais la *petite mère* de Pauline : elle est tout heureuse de donner des soins, elle si délaissée. Je ris de la voir faire la maman. Pauline a l'instinct de la coquetterie ; un ruban la rend toute fière : quand elle est méchante ou paresseuse, Aminthe lui dit qu'elle est laide. En classe, la sagesse et la beauté sont deux mots synonymes. Ils ont raison, les enfants et les institutrices ; oui, les beaux sentiments font seuls les belles figures.

—

Hier, a eu lieu un fait inusité, un vol… ; non, ce mot n'existe pas chez nous : une disparition. Une élève avait reçu de chez elle des friandises et des jouets qu'elle avait serrés dans son pupitre. Le pupitre s'est trouvé vide de ce butin. On a soupçonné Agathis ; Agathis s'est défendue avec arrogance. L'événement a fait du bruit. Est intervenu l'empereur de la Chine…, notre maîtresse elle-même, veux-je dire. Personne n'avait rien vu,

et chacune était convaincue de la culpabilité d'Agathis : elle seule était capable du méfait. L'impunité lui a été promise, à la condition qu'elle dirait la vérité ; car, en fait de vérité, elle ne donne jamais que des à peu près. Je ne dirai pas qu'elle ment, nous avons proscrit le mot, crainte d'en amener la chose. Mais elle se trompe, et parfois avec préméditation. Enfin, en cette circonstance, qu'elle fasse acte de franchise, ce sera beaucoup pour elle ; on oubliera le reste. Mais elle proteste, elle pleure. On insiste ; alors, c'est de l'indignation et des sanglots. Mais on entend aussi une petite voix qui pleure dans un coin. « Qu'avez-vous, Aminthe ? — Ce n'est pas Agathis qui a pris les bonbons. — Qui est-ce donc ? — C'est moi. » Stupéfaction générale. L'enfant est soumise à une sévère punition, car son passé oblige, et, sur elle, la tache paraît plus noire. Elle doit, pendant les repas, être exposée au bout de la table avec un écriteau qui signale sa faute à la malveillance. Ce supplice doit durer huit jours.

La cloche sonna le repas du soir, comme le terrible arrêt venait d'être rendu. Aminthe accomplit sa peine sans murmurer, mais en sanglotant tout bas. J'ai remarqué des larmes dans les yeux de Pauline. Comprenait-elle ou pleurait-elle par sympathie ? Le lendemain, même supplice, même honte.

Cependant, on s'étonne, on s'inquiète. Quelques-unes s'éloignent d'Aminthe, par orgueil personnel ou par crainte de se compromettre. Mon Dieu, oui, comme dans le monde, où un ami cesse parfois d'être un ami quand il est accablé soit d'une faute, soit d'un malheur. Les grandes élèves, déjà philosophes, réfléchissent sur l'événement du jour. — Cette petite Aminthe si bonne, si franche, s'être entachée d'une action honteuse, c'est inouï. De l'inouï à l'impossible, il n'y a qu'un pas. Ce pas, Clotilde le fait. Elle prend Aminthe, elle l'interroge, la harcèle ; elle la soumet à une question qui me fait souffrir. Aminthe se débat, se trouble… En vain, elle veut établir sa culpabilité ; elle rougit, elle suffoque, elle est confondue. Son innocence se lit sur sa jolie figure d'enfant, son innocence est écrite dans son passé… son innocence est écrite dans tout, même dans le cœur des moins bonnes. « Ah ! gardez-moi le secret, s'écrie la pauvre petite, prise dans les filets de son ingénuité. Ne dites rien… On tourmenterait encore Agathis ; on la punirait peut-être. Puisqu'elle dit que ce n'est pas elle… il vaut autant que ce soit moi. » Pour récompense de sa bonne action, la petite Aminthe a obtenu la grâce d'Agathis.

Ceci m'a semblé aussi beau que le *Qu'il mourût*. Nous cherchons bien loin du sublime, il y en a quelquefois tout près de nous, dans un tout petit enfant ; c'est le sublime des anges, le sublime qui plaît à Dieu.

—

Ce matin, il faisait un beau soleil, la journée s'annonçait bien, je devais avoir du bonheur, j'en ai eu ; j'ai reçu une lettre de Zélie :

« Ma chère maîtresse,

« Mon horizon s'est agrandi : je le vois sans fin. Est-ce la vie qui, m'apparaissant tout à coup, m'exalte et me grise ? Je ne sais. Le monde est plein de mystères et de merveilles. Le cœur, trop étroit pour contenir la plus faible intuition de ces belles choses, se dilate et prend la fièvre… J'ai la fièvre de la vie !

« Je ne suis plus cette écolière timide qui s'effrayait de penser. Hors des murs de notre couvent, je me suis senti une intrépidité sans pareille. J'aime trop le monde pour en avoir peur. Mais écoutez le récit de ce que j'ai vu hors de ce cloître où vous militez, pauvre institutrice.

« J'ai vu la campagne, la campagne sans limites, avec des champs, des bois, des montagnes, et plus loin, encore des bois, des montagnes et des champs. J'ai suivi des yeux les rivières qui serpentent vers de nouveaux horizons ; dans le lointain, disparaissaient les navires aux ailes blanches, aux destinées aventureuses. J'ai contemplé les chaumières rustiques, les vaches songeuses, la nature en travail ; et, partout la vie, partout le souffle de Dieu. Oui, la vie partout : autour de nous, dans l'air, sous nos pas. Ce serait à ne pas bouger, crainte de causer des milliers de meurtres. Je marchais sur une terre friable, j'ai dû réaliser des catastrophes gigantesques dans les annales des infiniment petits.

« Je me suis arrêtée près d'un étang : là, grouillait tout un monde. Des grenouilles vertes ont appuyé leurs pattes sur les larges feuilles des nénuphars à fleur d'eau. Les lézards, en se sauvant, ont fait bruire l'herbe, pendant que les demoiselles, aux couleurs changeantes, voletaient sur les roseaux. Enfin, les oiseaux, par leur causerie bruyante, ont annoncé le coucher du soleil.

« Chaque plante, chaque objet mêlait sa physionomie au tableau général ; chaque être mêlait sa voix au concert universel ; c'était une grande harmonie. Elle est bien naturelle, cette fantasmagorie panthéiste des païens. Dans les bois, les sylvains et les nymphes ; dans les eaux, les naïades et les tritons… Oui, Dieu partout !

« J'ai vu Paris, la civilisation. Ici, plus d'activité : on rêve moins, on agit plus. Les physionomies sont accentuées, les allures promptes, le langage est facile. Le temps marche plus vite. À cette agitation, on devine la fièvre du réalisme. À la campagne, il semble qu'on vive pour vivre ; ici, pour atteindre un but. À la campagne, la poésie latente ; ici, l'art.

« L'œuvre du monde est mesquine, et c'est pour cela qu'elle s'accommode à ma petite individualité. Dans la nature naturelle, ma personnalité se perd ; j'appartiens à mon milieu, mon milieu ne m'appartient pas. L'art met à notre portée l'œuvre de Dieu. Dans l'harmonie générale, je ne perçois qu'une chose confuse. Les hommes, dans cette harmonie, ramassent quelques sons qu'ils approprient à la médiocrité de mon oreille. Dans ce tableau, cet échantillon de la nature, je reste moi et je m'assimile ce village ou cette vallée ombreuse. Dans ces chaumières, je lis des existences ; sous ces grands arbres, je lis dans mon cœur. Mais, toute médiocre que soit l'œuvre des hommes comparée à l'œuvre du bon Dieu, elle est belle, tout de même ! Et les hommes, qu'ils sont donc beaux ! Il y a de la noblesse dans toute leur personne et de la bonté dans leur voix. Les femmes sont spirituelles et charmantes ; près d'elles, on se sent en famille.

« De ce monde si beau, j'en suis ! Moi aussi, je veux travailler à l'œuvre commune. Moi, atome du grand tout, j'ai une mission à remplir : je dois, par mon labeur, concourir au but qu'a proposé l'Eternel. Espoir et courage ! l'avenir est pour tous. Qu'elle est belle, la vie ! — Poëte ! dites-vous en souriant. — Oui, poëte, voilà ma destinée. Priez le bon Dieu pour qu'il me donne l'instinct du vrai, sans lequel rien n'est bien. Priez pour que j'aie la bonté, préférable au talent. Priez le bon Dieu pour qu'il bénisse ma vie.

« Zélie. »

III

LE MAÎTRE D'ÉCRITURE

Depuis mon entrée dans la vie d'institutrice, j'ai vieilli de quelques années, et mon horizon s'est agrandi : j'assiste aux leçons des professeurs. Ces leçons se donnent dans une salle à part, afin qu'on ne soit pas dérangé par les petites qui n'y sont pas admises.

La première fois que j'ai assisté à la leçon d'écriture, j'ai ressenti une émotion étrange. Je n'osais lever les yeux, je n'osais bouger : il me semblait que le professeur, intérieurement, s'occupait de moi ; cette attention me paralysait. Mademoiselle Bénard me place ainsi en vedette pour *imposer*. Si je produis la dixième partie de l'effet que je ressens, je dois être joliment imposante.

Le professeur d'écriture s'appelle M. Laval. Quand je fais la dictée, ce mot me vient toujours sur la langue.

Avant d'être admise dans la salle des professeurs, j'entendais parler d'eux. Ce nom, Laval, m'a frappée tout de suite. J'ai demandé à Agathis comment il était, M. Laval. Elle m'a répondu : « Il est comme un autre. » Comme un autre !… Il est impossible de trouver sur un arbre deux feuilles qui se ressemblent, et il y a des femmes qui vous disent, en parlant d'un homme : Il est comme un autre !

Le professeur d'écriture est d'une taille moyenne. Un passe-port dirait : Front ordinaire, nez ordinaire, bouche ordinaire. Eh bien ! tout cela a quelque chose qui n'est pas du tout ordinaire. Ce nez a je ne sais quoi que n'ont pas les autres nez. Cette bouche ne ressemble en rien à celles qui ont

l’air de lui ressembler. Ce front a des pensées à lui. Et puis, M. Laval n’est pas habillé comme ses collègues ; il a un gilet noir, un pantalon noir, un habit noir, une cravate noire. Je sais bien que les autres professeurs ont une cravate noire, un habit noir, un pantalon noir ; mais ce n’est pas du même noir, ce n’est pas la même coupe. En fait d’habits, tout dépend de la manière de les porter. M. Laval a une manière à lui, une démarche à lui, des mouvements à lui.

—

M. Laval m’a adressé la parole. Je n’ai pas répondu. Mais, depuis qu’il n’est plus là, je ne fais que lui répondre. M. Laval a un son de voix particulier : je m’étonne que chacun n’ait pas fait cette remarque.

—

Ce matin, pendant la leçon d’écriture, j’ai laissé tomber mon mouchoir ; M. Laval l’a ramassé de l’air le plus courtois ; et, en me le remettant, il a souri avec grâce. Cet incident m’a fait plaisir.

—

Comme la leçon d’écriture finissait, il a tombé une grosse averse. On n’y voyait presque plus : nous nous sommes placées près des fenêtres. Les élèves étaient sages ; j’étais presque à côté de M. Laval : il m’a semblé que j’étais en famille.

M. Laval a levé les yeux au ciel : ses yeux sont gris clairs, des yeux changeants, des yeux profonds. Je voudrais dire à quels yeux ils ressemblent : ce n’est pas à ceux-ci ; encore moins à ceux-là… Ils ne ressemblent qu’à eux.

Au plus fort de la pluie, Pauline a manqué de s’asseoir sur le chapeau de M. Laval. M. Laval s’est écrié : « Respect à la vieillesse. » J’ai beaucoup ri. Jamais je n’avais passé une aussi bonne journée.

—

Je crois que M. Laval veut me dire quelque chose. Il a passé près de moi, il s'est arrêté une minute… Il n'a rien dit. Ce sera pour une autre fois.

—

M. Laval ne s'occupe pas de moi. Est-ce qu'il aurait oublié ce qu'il voulait me dire ? Je suis tout inquiète. Oh ! pourquoi n'ai-je pas répondu quand il m'a adressé la parole ? J'avais tant de choses à dire ! Les mots ne me sont pas venus. Un mois seulement s'est écoulé depuis la question qu'il m'a faite ; si, aujourd'hui, je faisais la réponse ? Comme il a dû me trouver malhonnête ! Que devenir, mon Dieu ! J'ai envie de m'excuser. Si je lui écrivais, plutôt : il me semble que ce serait plus convenable. Une timidité stupide me paralyse.

—

Ce matin, pendant la leçon, j'ai laissé tomber trois fois mon mouchoir : si je ne l'avais pas ramassé, il serait encore par terre.

—

J'ai fait une sottise. Au milieu de la leçon d'écriture, j'ai voulu attirer l'attention de M. Laval. Il régnait un silence solennel ; j'ai résolu de tousser, pour faire un peu de bruit, mais de façon à ne pas faire trop de bruit. La chose était risquée… J'ai échoué. J'ai produit un bruit discordant, étrange, ridicule. Les élèves ont pouffé de rire. « Chut, mesdemoiselles » a dit M. Laval. Il ne s'est pas retourné ; s'il pouvait croire que ce n'est pas moi. Depuis que j'ai toussé d'une manière aussi stupide, il me semble que je n'oserais plus reparaître devant M. Laval.

—

La leçon d'écriture a manqué. L'heure a sonné : rien n'a paru. Nous étions dans l'attente, ne disant mot ; car M. Laval est celui de tous les professeurs qui sait le mieux se faire respecter ; il était absent, mais cette

heure lui appartenait : elle était sacrée. Au bout de dix minutes, on a fait des commentaires ; dix minutes encore, on a dit : « M. Laval ne viendra pas ». Le fait n'était jamais arrivé. J'ai été maussade toute la journée. Je voudrais être à après demain, la leçon d'écriture n'ayant lieu que tous les deux jours.

—

M. Laval, relevé d'un gros rhume, a gardé un peu d'enrouement. Qui doit le soigner quand il est malade ? Ceci m'inquiète.

—

Au lieu d'être sous-maîtresse, que ne suis-je élève ! lime semble que j'aurais fait de grands progrès avec un bon professeur. Entendre parler doucement, se soumettre à qui on a confiance, être l'objet de soins paternels…, ce doit être un grand bonheur.

—

Toute la nuit j'ai rêvé de M. Laval. Il me regardait, il souriait ; il disait de ces mots qui plaisent aux oreilles et qui égaient le cœur.

—

Clotilde me regarde avec une fixité qui me gêne. Je lui ai demandé comment elle trouvait M. Laval. Elle m'a répondu : « Je ne le trouve pas ». Cette réponse m'a paru saugrenue.

—

M. Laval est maussade ; j'ai peut-être fait quelque chose de mal sans le savoir. Je suis bien triste.

—

J’ai pleuré pendant trois nuits… Les sanglots m’étouffent… Au moment où M. Laval paraphait une copie, il s’est écrié, en s’adressant à moi : — « Mademoiselle, c’est un tapage infernal… Vous ne surveillez pas » ! Un tapage infernal… ; et je n’entendais que le grincement de sa plume. Ce ton sévère m’a frappée au cœur… J’ai manqué de pleurer devant tout le monde.

—

Depuis l’événement qui m’a tant fait de peine, je fais tout pour obtenir du silence. Hélas !… Pauvre M. Laval, comme il a dû souffrir ! Il a l’air de ne plus se souvenir de m’avoir grondée : je suis touchée de cette générosité. Aujourd’hui, il régnait un calme assez satisfaisant, ce qui n’a pas empêché mademoiselle Bénard d’intervenir comme une bourrasque. Elle m’a reproché sévèrement la dissipation de quelques élèves. Mais après ce que j’ai subi, rien ne m’atteint plus. M. Laval m’a regardée à la dérobée et m’a fait un signe plein de bonté. J’ai eu envie de sauter au cou de mademoiselle Bénard, pour la remercier de m’avoir dit des choses désagréables.

—

M. Laval est arrivé dix minutes avant l’heure habituelle. Nous n’étions pas en classe, je chantonnais ; il s’est trouvé tout à coup derrière moi. Il m’a dit : « Vous avez une jolie voix. » J’ai envie de me remettre à la musique.

—

Agathis est retournée dans sa famille ; elle a fini ses études. Ses parents exigeaient seulement du calcul : elle en avait naturellement. Je n’entends plus cette voix agressive… Il me manque quelque chose. Il semble que ce qui est devrait être toujours. Je suppose un clou fiché dans une table ; chaque fois qu’on passe, il accroche. Ce clou vous déchirait ; mais ce clou, il était…, il n’est plus : dans la vie, rien ne devrait mourir.

Aminthe grandit à vue d’œil. Elle est toute pâle. Je trouve qu’elle a beaucoup de physionomie pour une enfant. Elle m’étonne et m’inquiète.

Pauline ne la quitte pas. Pauline fait des progrès : il semble qu'Aminthe lui donne de sa vie.

—

Mes idées sont faibles et si diffuses qu'elles ne se joignent pas. J'ai été malade… C'est à peine si je me souviens. Nous avons eu un mois de vacances à propos d'un événement politique. M. Laval n'est pas venu d'un mois. D'abord, j'ai éprouvé un malaise, et puis la fièvre. La fièvre a redoublé. J'aurais voulu souffrir devant M. Laval. Il m'aurait plainte, alors je n'aurais plus souffert ; et pourtant, j'aurais voulu souffrir encore, pour être plainte de nouveau. Quand je n'ai plus eu la force de me soutenir, Mademoiselle Bénard m'a dit : Allez vous coucher. Je crois qu'il y a chez elle plus de sensibilité qu'il n'en paraît.

Pendant mon délire, parfois, j'ai distingué une ombre qui se penchait vers moi… : c'était Marianne qui m'apportait de la tisane. J'ai été obligée de gronder Aminthe qui, tous les jours, me gardait son dessert. Clotilde s'est souvent assise à mon chevet. Elle n'a plus l'esprit agressif, mais elle n'a pas encore la bonté qui console. Enfin, deux bonheurs me sont venus à la fois : M. Laval a demandé de mes nouvelles et j'ai reçu une lettre de Zélie.

—

« Le moment est venu de pratiquer vos leçons, ma chère maîtresse. Je regarde, j'écoute, je lis : j'apprends la vie.

« J'ai fait une excursion dans le monde littéraire. Voici la situation :

« D'abord, on fait très-peu de littérature dans Paris. Il se publie une foule de machines qui n'emploient ni vers, ni prose, mais des mots. Quand une chose est reconnue pour être bien saugrenue, bien invraisemblable, on l'imprime, on la réimprime. Sous prétexte que, dans le public, très-peu s'y connaissent, et qu'il faut agir en vue de ceux qui ne s'y connaissent pas, une foule de gens s'occupent à fabriquer ces je ne sais quoi qui tiennent lieu de littérature. C'est un métier commode ; il exige peu d'études, ou même pas du tout. Il suffit qu'un individu ne soit absolument bon à rien dans la société, pour que, naturellement, il se trouve homme de lettres, à cause d'un

préjugé assez original et assez répandu : c'est que la littérature ne s'apprend pas. Ces espèces d'hommes de lettres ont de grands privilèges. Ils écrivent impunément toutes les billevesées qui leur passent par la tête. Qu'ils massacrent la science ou l'histoire, qu'importe ? Tantôt, ils prennent un beau caractère et lui attribuent des turpitudes. Oui, ils peuvent insulter les morts, quand ces morts n'ont laissé personne pour les défendre. S'ils salissent d'un côté, en revanche, ils nettoient d'un autre : tel type ignoble va être réhabilité, glorifié. On nous fera, s'il se peut, admirer le hideux, estimer l'ignoble. Il est encore une façon qui s'exploite assez bien : c'est de fouiller dans les boues morales les plus cachées et les plus nauséabondes. Ceux qui font ce métier ont des aptitudes, des mœurs, une vie particulière ; il leur est facile d'initier le lecteur à des choses repoussantes.

« Les éditeurs de cette spécialité sont d'une nature à part. Vous croyez peut-être que chacun doit savoir son métier ? Pas du tout : l'éditeur fait commerce de manuscrits, mais il ne connaît rien à la qualité de sa marchandise. L'éditeur littéraire, ou plutôt anti-littéraire, est en général un homme nul ; il lui faut du bruit, du mouvement, des intrigues, enfin le simulacre de la vie. Nos soi-disant hommes de lettres sont précisément dans la même situation. Ils deviennent les satellites de l'éditeur, cet astre utile. On rit ensemble, on mange ensemble, on canaille ensemble. L'éditeur qui ne recherche pas les belles intelligences, vu qu'il n'a pas de raisons pour les rechercher (à moins qu'il s'agisse d'un nom, alors il s'agit d'argent et non de littérature), l'éditeur se trouve donc entouré, accaparé, dominé ; et s'il imprime Pierre au lieu de Paul, ça prouve que Paul est moins intrigant que Pierre.

« Il y a aussi des publications qui se font par société. On se lit entre soi ; on se congratule mutuellement ; enfin, tout se passe en famille.

« Parlons du grand journal, du journal où parfois est admise la littérature ; je dis parfois, car il y a ici un mécanisme à étudier. Vous connaissez la manière dont on donne les prix dans certains pensionnats : prix d'excellence à l'élève qui paie le plus cher ; prix de sagesse à celle qui fait le plus de cadeaux ; prix d'encouragement à celle dont on attend quelque chose, etc. Eh bien ! entre quelques journaux et les pensionnats de demoiselles, il y a beaucoup de ressemblance. Les journaux qui sont constitués par actions ont un homme commis à chaque spécialité dont se

compose leur importance générale. Je suppose M. D. à la direction du feuilleton. Il y donnera une place à M. qui lui prête de l'argent. Il admettra le roman de Z, dont il attend un service. En conscience, peut-il refuser les élucubrations de X. dont les dîners sont succulents ? Et puis, on a un cœur, sapristi ! on a des amis : F. G. possède un vieux et long manuscrit qui n'a ni commencement ni fin, et dont il ne sait que faire ; D. s'en accommode ; F. G. est couvert de gloire ; D. se contente du numéraire. Enfin, on a une famille, un fils, un neveu ou un gendre un peu sot. Qu'en faire ? Un homme de lettres, parbleu ! Le feuilleton n'est-il pas là ?

« Un des grands débouchés de la littérature, c'est le théâtre. Là aussi, on trouve les parents, les amis, enfin les échanges de bons procédés. Mais là, comme ailleurs, il y a des moyens. Quelques théâtres sont obérés : un homme se présente avec une pièce et de l'argent ; souvent il y a deux collaborateurs : l'un fournit la pièce, l'autre l'argent. Le directeur prend l'argent et il ajourne la pièce. Mais je dois dire à son honneur que, chaque année, il joue une foule de machines qui n'ont eu, pour se recommander à lui, ni morale ni talent.

« Voici la situation littéraire actuelle. J'oubliais… dans la plupart des journaux, les femmes sont prohibées. C'est drôle, savez-vous ?

« Eh bien ! chère maîtresse, êtes-vous contente ? Vous ne m'appellerez plus rêveuse ; vous voyez, j'étudie le monde.

« Travaillons à présent. Du courage ! Il en faut, j'en aurai. Dans ce monde si grand, si sombre, comment se guider ? Trop à l'étroit, la pensée s'étouffe ; dans un trop immense horizon, la pensée se perd. Croire à tout, c'est ne croire à rien. Concentrons-nous, comme dit Michelet. Qu'un seul objet représente tous mes goûts et toutes mes admirations. Je cherche le beau ; au lieu d'errer dans le monde, je m'arrête à lui. Je cherche le grand, je pense à lui. Je désire le simple, le vrai ; je vais à lui. Si, un jour, ma croyance au monde venait à faillir ; si ce monde, je ne le trouvais pas aussi bon, aussi noble, aussi beau qu'il m'était apparu d'abord, en le perdant, ce monde, je ne perdrais rien. Je garderais ma foi tout entière, car mon cœur n'appartiendrait pas à tous, mais à un seul.

« Vous voyez, chère maîtresse, je peux être femme de lettres : j'ai la force. Espérer qu'un jour un homme, qui vous semble seul au milieu de

tous, ne sera plus un mythe pour notre esprit, cela donne du courage. Exister pour lui, ô mon Dieu ! Comprenez-vous comme on doit se rire du travail et des difficultés devant un tel espoir ? Une parole, un regard de lui doit effacer toute souffrance.

« Il semble que sa pensée illumine le cœur. L'univers se transfigure. C'est d'aujourd'hui seulement que je vois, que j'entends, que je pense. C'est aujourd'hui que je commence ma vie. Oh ! je veux travailler, je veux grandir pour être à sa portée. Je veux être bonne pour qu'il me regarde avec bonté. Que ma route soit semée d'épines, je ne les sentirai pas… Il me semble que cette route mène à lui. Il est une chose plus forte que la souffrance, plus forte que tout : c'est l'amour.

« Zélie »

IV

AMINTHE, PAULINE

L'amour ! Ce mot me jette dans un trouble étrange. Zélie, c'est vous qui m'instruisez. Quel mystère vient de se dévoiler à moi ! Désormais, il est un nom que je prononcerai, mais tout bas.

Concentrer tous ses goûts, toutes ses admirations sur un seul objet… j'avais fait cette concentration, et je ne m'en étais pas aperçue. Oui, il y a des moments où le monde, c'est-à-dire la classe, se transfigure. Les devoirs sont bien écrits, les élèves sont de charmantes petites filles. Elles me comprennent d'un signe. Sont-elles devenues plus spirituelles ? Suis-je devenue plus bête ? Non ; mais je pense à lui.

Je ne chercherai plus : j'ai trouvé le beau, le grand, le vrai… Il va venir donner sa leçon. Les tracas, les ennuis, j'oublie tout. Je ne distingue pas même le bruit qui doit se faire autour de moi. Qu'importent les orages de la vie ! Ils me trouveront impassible. Vous pouvez l'accabler de malignités et le percer de coups d'épingles, vous ne le tuerez pas, mon cœur, il a trop de vie. Je braverai la souffrance ; je me rirai du malheur… il ne m'atteindra pas. Je braverai tout… même Mademoiselle Bénard !

Si, un jour, je faiblissais dans mon humble tâche, je le prierais de me dire une bonne parole, et mon courage renaîtrait. Si mes élèves me faisaient de trop méchantes espièglerie, de ces misères dont on rit tout haut, et dont on pleure tout bas, j'espérerais une pensée, un regard, et je serais consolée. Et si Mademoiselle Bénard devenait plus acariâtre, je garderais encore ma foi dans la bonté universelle ; car il est bon, lui.

Je peux être sous-maîtresse, moi aussi ; j'ai la force. Moi aussi, je veux travailler ; moi aussi, je veux grandir… j'ai mes raisons. Moi aussi, je veux être bonne, pour qu'il me regarde avec bonté. Zélie, Zélie ! votre science vaut mieux que la mienne. Vous avez résumé toute la philosophie dans un seul mot : l'amour ! Je veux être patiente et résignée ; je veux, avec conscience, accomplir ma tâche… Un jour, moi aussi, un jour, peut-être, j'existerai pour lui.

—

Aminthe pâlit et devient toute frêle ; elle m'inquiète. Avant-hier elle me disait : « Je voudrais mourir avant le jour de l'an. — Pourquoi ? — Parce qu'au jour de l'an j'aurai sept ans, je ne serai plus une enfant. » Ce mot m'a fait réfléchir. Quelle responsabilité que la vie, si nous en répondons !

—

Clotilde devient si sérieuse, qu'il n'y a plus de communication possible entre elle et ses compagnes. La gaîté, la puérilité ne l'atteignent plus. Elle lit, elle pense surtout. La pensée est l'alphabet de Dieu. Nous venons de Dieu, nous allons à Dieu : les hommes n'inventent rien : ils voient dans l'avenir, ou ils se souviennent du passé.

—

Aujourd'hui, au milieu de la leçon d'écriture, une dame est entrée sans saluer. Elle s'est promenée dans la salle avec arrogance, parlant tout haut, interpellant l'une ou l'autre, sans attendre de réponse, et sans se soucier de M. Laval. Cette allure bourgeoise, cette démarche sans grâce ne m'étaient pas inconnues. C'était Agathis, plus sèche et plus maussade que jamais. Son buste a pris de la largeur ; elle marche lourdement, et se dandine comme les canards. Elle est venue pour se faire voir à ses anciennes camarades. Elle avait au cou une grosse chaîne d'or, et, sur les épaules, un châle qu'elle appelait son cachemire. Elle n'a parlé que de ses domestiques, ses écuries,

ses voitures, ses chevaux, etc. Il paraît qu'elle est mariée à un maître de poste. Elle a fait semblant de ne pas me voir.

—

Elle est morte, pauvre petite Aminthe. Elle s'affaiblissait de jour en jour, ou plutôt elle se spiritualisait. Elle voulait toujours travailler, toujours ; on voyait qu'elle était pressée de vivre. Enfin, elle est devenue si faible, qu'elle n'a pas pu se lever. Le médecin a dit : « C'est la croissance. » Ces médecins, ils ne voient que le corps.

Quelque temps avant sa fin, elle a eu des crises nerveuses ; elle se tordait que ça faisait mal. Il y avait lutte entre la vie et la mort. Aussi, elle dit au prêtre qui l'assistait : « Priez le bon Dieu de ne pas tant me faire souffrir, parce que ça fait de la peine à ceux qui me voient. » Enfin, elle est devenue calme et gentille, et son agonie a été celle d'un petit ange.

Le dimanche matin, j'entrai à l'infirmerie ; Pauline y était ; Pauline n'en sortait pas. « Croyez-vous que maman viendra ? » me dit Aminthe. Je balbutiai… Je ne le croyais pas.

Aminthe était couchée sur le dos, presque assise ; ses petites mains toutes blanches et toutes maigres étaient croisées. Elle souriait ; et moi, je priais le bon Dieu. Elle m'a regardée : j'ai compris que le ciel l'avait exaucée, la pauvre enfant ; elle ne devait pas avoir la responsabilité de sa vie. Elle resta les yeux fixés devant elle. Ses yeux grandissaient, grandissaient, et les paupières ne s'abaissaient pas. La sensibilité se retirait des organes en même temps que la vie. Ses yeux étaient toujours transparents ; mais je compris qu'elle n'y voyait plus : elle n'y voyait plus des yeux du corps.

Il était midi moins vingt. Aminthe respirait doucement, et sa respiration n'avait rien de pénible. Seulement, entre une aspiration et une autre, il s'écoulait un long temps. Et ce temps, entre chaque aspiration, devenait de plus en plus long. Enfin, elle a respiré, et plusieurs secondes se sont passées… elle a respiré encore une fois.

J'ai jeté un cri, et pourtant la mort avait mis une heure à venir. Pauline s'est mise à pleurer, mais à pleurer comme si elle comprenait ce que c'est que mourir.

— Pauvre petite Aminthe, qu'importe où vous êtes, vous serez toujours dans mon cœur. — On ne vit pas avec les morts ! — Si, on vit avec les morts.

J'ai connu une femme qui avait perdu sa fille ; elle en a toujours porté le deuil dans ses habits et dans son âme ; et l'existence qu'elle a menée, sa fille en avait d'avance tracé les étapes : elle vivait ce que sa fille avait vécu. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance, disait-elle ; ma fille aurait aujourd'hui vingt-cinq ans ; et la pauvre femme pleurait. Tel jour, on l'a baptisée ; il faisait bien froid ; elle n'a pas du tout pleuré. Ou bien, il y a quinze ans, à cette époque, ma fille a été bien malade… J'ai failli la perdre. Et la pauvre mère souffrait au souvenir de ce qu'elle avait souffert. Et puis, elle se rappelait les petits triomphes de son enfant : les pensées généreuses, les devoirs bien accomplis ; elle était presque heureuse, en souvenir du bonheur passé.

Cette femme m'est venue à l'idée en pensant à la mère d'Aminthe.

— Ah ! Madame, vous avez préféré les sots plaisirs à votre fille ! À la vie du cœur, vous avez préféré les futiles banalités ! Vous l'avez privée de ce soleil que doit toute femme à son enfant, l'amour maternel. Vous lui avez fait une existence décolorée, vous lui avez ôté sa vie. Elle a vécu loin de vous ; quand elle a pleuré, vous ne l'avez pas consolée. Vous n'avez pas souffert de ses douleurs, vous ne vous êtes pas réjouie de ses joies. De ses joies… : l'enfant sans mère n'a pas de joies ; s'il ne se plaint pas, c'est qu'il n'attend pas de consolation. Dans ses malaises, il n'espère que l'indifférence. Seule, dans son petit lit, votre fille avait froid l'hiver… Vous aussi, au bal, trop décolletée, vous deviez avoir froid. Vous avez dû vous plaindre des stupides amours… ; et votre fille a subi son agonie en silence.

Ah ! Madame, vous êtes bien punie ! Vous avez eu un petit ange, et vous ne l'avez pas connu. Vous ne savez pas qu'Aminthe, qui n'avait pas sept ans, était parmi les grandes ? Vous n'avez pas appris ses succès : des compositions qui ont étonné ses professeurs, des prix qu'elle a eus ; car elle a eu des prix, malgré votre injustice qui semblait autoriser l'injustice des étrangers. Vous aimez la beauté ; eh bien ! votre fille était plus sage et plus gentille que toutes…, et vous ne l'avez pas vue grandir. Oh ! vous êtes punie, car vous êtes glorieuse, et vous auriez triomphé de ses triomphes. Vous avez frustré une enfant de sa mère, mais vous n'avez pas eu d'enfant.

Elle est morte loin de vous ; des étrangers étaient à son chevet. Elle est morte comme une petite sainte ; vous ne méritiez pas de la voir mourir.

—

Comme la petite Aminthe était là, sur son lit, pas changée du tout, une grande dame, toute habillée de velours et de dentelles, est arrivée. C'était la mère de Pauline qui venait chercher sa fille. Elle s'est montrée toute confuse et toute colère ; on eût dit qu'elle nous avait confié un cygne et que nous lui rendions une oie. Elle rougissait surtout pour la pauvre robe d'indienne déteinte qu'elle avait naguères envoyée à Pauline, et que Pauline portait sans cesse, n'en ayant pas de rechange. Si je n'avais suivi les degrés d'appauvrissement de cette étoffe, j'aurais cru, à voir l'orgueilleux dépit de cette mère récalcitrante, que naguère cette robe avait été de moire antique.

Pauline, devant sa mère, est tombée dans la prostration ; la tête penchée, la lèvre pendante, elle semblait plus imbécile qu'autrefois : la vie s'était retirée d'elle. On a eu bien de la peine à l'arracher du corps de sa petite protectrice ; elle a suivi la grande dame en pleurant.

— Pauvre fille, que vas-tu devenir dans le monde ? Tu pleures, et tu regardes un petit cercueil… Je comprends : ce n'est pas la maternité qui donne l'amour.

—

Clotilde aussi s'en va : ses arrière-cousins ne veulent plus payer sa pension. Si je ne lui connaissais autant de courage que d'infirmités, j'aurais peur pour elle. Mais je sais qu'elle ne faillira pas : elle mourra plutôt. Son projet est de vivre à Paris ; elle tirera parti de son intelligence, la seule dot que Dieu lui ait donnée. Elle m'a promis de veiller sur Zélie. Je ne sais pourquoi ma belle enthousiaste me paraît être une de ces fleurs délicates et frêles que l'orage peut facilement briser. Il y a dans le monde une loi étrange, une loi funeste, c'est la loi des contrastes : le malheur, cette ombre de la vie, atteint de préférence les plus brillantes natures. Zélie, Zélie, je prierai pour vous !

—

Tout le monde s’en va : me voilà seule ; seule, au milieu de nouvelles venues. Désormais, je ne vivrai que de pensées.

Celles que j’aimais sont loin ; d’où vient que je ne suis pas désespérée ? Pauvre petite Aminthe, en vain, du ciel vous me tendez les bras ; je ne veux pas mourir. Clotilde, vous vous éloignez… Je ne veux pas vous suivre. Zélie, vous me criez : La vie est dans le monde… Non, la vie est ici. D’où vient que je pleure, et que je ne suis pas inconsolable ? D’où vient que je ne veux ni vous suivre, ni mourir avec vous, mes enfants ? D’où vient mon égoïsme ? Oui, il est une chose plus forte que le monde, plus forte que la mort, c’est l’amour.

V

ZÉLIE

« Ma chère maîtresse,

« Vous voulez savoir comment je fais, ou plutôt comment je ne fais pas de la littérature ; voici :

« J'ai exposé la situation ; cette situation, où, comme dans certain évangile, les derniers sont parfois les premiers et vice versa, où l'intelligence et le talent ont besoin de puissants auxiliaires, où, etc., etc., etc. Triste situation ! Il est impossible, direz-vous, qu'une femme s'en mêle. — Tout est possible. Le *qu'il mourût* d'Horace est vraiment bien commode ; malheureusement, il n'est pas toujours de circonstance. Il faut vivre, et gagner notre vie selon nos aptitudes. Vivons, et que la volonté de Dieu soit faite.

« En écrivant, je cherche d'abord à me conformer au goût ; ou, si vous voulez, au manque de goût de chacun des brigadiers littéraires dont j'ambitionne le commandement. Celui-ci est de Paris, c'est dire qu'il ne parle ni gascon, ni limousin… Parlons français ; mais pas d'esprit, pas de sentiment, vu que, dans son français, il n'entre ni l'un ni l'autre. Celui-là est né *viveur*, il a le vin lyrique : il rime quand il est ému… Chantons le vin et ses effets. Mais ne soyons pas mieux inspiré que notre maître ; une sourdine à l'intelligence, s'il vous plaît. Il est le niveau de l'intelligence universelle ; ce qui le dépasse est de trop ; et s'il vous supporte près de lui, c'est comme

repoussoir, pour le faire ressortir. Quand certaines positions dépendent du caprice de chacun, hélas !…

« Dans une situation, chacun apporte son bagage intellectuel. De quel bagage saugrenu sont munis certains littérateurs ? Il y a d'abord l'intelligence innée, le lot du bon Dieu ; et puis l'intelligence acquise, les chroniques de famille, l'étude, ce qu'on glane dans le monde. Mais il arrive que la famille n'est ni littéraire ni philosophe, que ses chroniques sont des rapsodies invraisemblables, qu'il n'y pousse, dans cette famille, que de petites vanités, de petites jalousies, de petites ambitions, superstitions et préjugés, absurdités, enfin. Si peu que le sujet ait apporté du ciel un esprit faux, vous devinez ce qu'il s'assimilera au milieu de pareils éléments ! Joignez à cela une fausse instruction. Du moins, s'il pouvait ne pas en avoir du tout. Il y a pis que l'ignorant, c'est le faux savant. Il y a celui qui n'observe pas, et celui qui observe mal ; celui qui n'a pas d'idées, et celui qui a de mauvaises idées. Les nullités sont assez commodes : il suffit de ménager leur esprit, leur délicatesse, enfin tout ce qui leur manque ; et, comme tout leur manque, il n'y a pas à se tromper dans ses ménagements. Mais on n'a pas toujours le bonheur de rencontrer des natures aussi privilégiées. Les médiocrités, voilà les natures difficiles. D'abord, savoir où commence et où s'arrête la sottise, la sottise qui n'a guère ni commencement ni fin. Et puis, savoir à quel genre de sottise vous avez à faire : la sottise est si variée en elle-même et si multiple dans ses effets ! Comment agir sur des natures que vous ne comprenez guère ? J'ai remarqué que les esprits faux ne se comprennent pas eux-mêmes ; il ne peut en être autrement ; ce qu'ils sont aujourd'hui, ils ne le seront pas demain.

« Je suppose une famille ambitieuse et pauvre. Elle place son fils dans un séminaire catholique : il sera prêtre ou autre chose ; voilà pour l'ambition ; son instruction ne coûtera rien, voilà pour la pauvreté. Il en coûtera forces grimaces, force hypocrisie ; mais c'est le bien-fonds de la famille. Le jeune homme, animé de l'esprit, ou plutôt de la sottise de ses parents, étudiera le catholicisme, non pas avec foi, mais comme on étudie une science. — Une religion n'est pas une science. Qu'un apôtre de Mahomet ou de Wisnou débite le Coran ou les Védas, si ce n'est pas un croyant, c'est un intrigant ou un fou. Que sont-ils ces hommes qui, dans le monde, parlent et écrivent, imbus d'une religion qu'ils ne croient pas ? Ils en usent comme d'une chose

acquise ; car, s'ils y renonçaient, il ne leur resterait rien. Ils citent les prophètes, les pères… Il faut bien penser d'après les autres quand on ne pense pas tout seul. Et, comme la bêtise est la mère de tous les vices, ces hommes, tout en se parant des lambeaux d'une religion qui a nourri leur enfance, s'en vont la dénigrant et la salissant. Souvent voilà nos maîtres. Oh ! qu'ils sont malveillants ! Ils nous en veulent pour leurs sottises et pour leur immoralité ; ils nous en veulent pour ce qu'ils ont de plus que nous, et pour ce que nous avons de plus qu'eux.

« On sacrifie à la circonstance ; on pense comme M. X., et M. X pense mal ; on adopte la façon de tel autre, et cette façon est mauvaise. Pour contenter les autres, on se mécontente soi-même. On se fait bête, et l'on rougit devant soi.

En littérature, chacun en veut à ce qu'on appelle la personnalité. Quelle guerre acharnée il se fait à l'intelligence !

« Allons, pauvres femmes, faites-vous bien petites, pour qu'on ne vous écrase pas. Rampez, faites comme le lierre ; mais vous ne trouverez pas d'ormeaux. »

—

« Chère maîtresse, vous demandez l'histoire de mes triomphes. Triomphe ! Vous l'avez écrit ! Oui, j'ai publié dernièrement je ne sais quoi… Écoutez donc le récit de cette épopée :

« Un beau jour… il pleuvait à verse, mais je me sentais un peu de courage, et ce jour me semblait beau. Je prends le chemin… de la gloire, comme on disait jadis. J'emporte un manuscrit soigné, corrigé et diminué.

« J'arrive chez M. D…, représentant littéraire d'un grand journal. J'attends. J'entends un bruit de voix dans la chambre à côté. — N'y va pas… c'est une femme. Je suis jalouse : si tu bouges, je t'étrangle ! Et puis, des pleurs, des lamentations qu'on n'aurait pas cru rencontrer dans un lieu lettré. À cette symphonie aigre, criarde et peu harmonieuse, se mêlent quelques notes graves. Mais le côté glapissant l'emporte, et j'entends le bruit de soufflets qu'on échange : je comprends que M. D. est en famille ; je m'éloigne, crainte de troubler ses épanchements.

« Quelques jours se passent, et je reviens, non sans émotion ; car je vais me trouver en présence d'un homme célèbre et qui peut avoir sur ma vie une grande influence. M. D. est en train de déjeuner. C'est un homme de bonne humeur et de bon appétit. Il aime à rire : je lui raconte des anecdotes, des drôleries, des gaudrioles…, ce qui vient d'arriver par ici, ce qui a eu lieu par là. Je suppose que le monde est excessivement jovial. M. D. m'encourage. Quand je le fais rire, il trouve que j'ai l'*influence secrète*. Je pars, chargée de promesses, et je crois être chargée de quelque chose.

« Je reviens : D. est à déjeuner. Je raconte de nouvelles anecdotes, de nouvelles facéties, de nouvelles gaudrioles, D. rit de nouveau, et je pars chargée de nouvelles promesses.

« Je reviens : D. est à déjeuner. Je raconte, etc., etc., etc., etc.

« Je reviens : D. est à déjeuner, etc., etc., etc.

« Il faut vous dire que j'ai commencé cette histoire par le milieu ; mais ça ne fait rien : le commencement, le milieu, la fin, c'est toujours la même chose. Cela a duré deux ans.

« J'ai vu, pendant ce temps, quelque chose d'affreux.

« Une vieille femme venait, chaque matin, avec des manuscrits ; qu'il pleuve ou qu'il gèle, rien n'y faisait. Elle portait un petit châle tout fané, une robe d'indienne bien propre, bien usée et dont on ne devinait plus la couleur, une espèce de chapeau informe avec un débris de voile. Dieu sait les privations, les souffrances ; Dieu sait les misères qu'indiquaient ces pauvres vieux habits ! Par la neige, elle entrait, grelottant, l'air humble, et faisant force révérences. — « Je crains de vous déranger… Vos moments sont précieux, » disait-elle. En effet, D. était attablé près du feu, devant les comestibles les plus friands. Sans perdre une bouchée, il prononçait quelques paroles, une promesse, une promesse de lecture ou d'insertion. Oh ! les promesses ! On tue des gens avec des promesses ! Un voile cachait la figure de la dame, mais je voyais ses mains pâles et maigres qui tremblaient d'appréhension. J'ai su des détails : cette femme avait une fille. Sur un succès littéraire reposait non-seulement sa vie à elle, mais la vie de son enfant. Chaque jour, elle vendait soit un meuble, soit un bijou, restes d'une ancienne splendeur. D. n'allait-il pas insérer un roman ? Encore un peu d'attente… Encore un peu… Mais c'était toujours. Enfin, il n'y eut plus

ni meubles, ni bijoux ; on vendit le nécessaire. La femme de lettres s'en prit à ses livres, ses seuls amis. Chaque jour, avec deux ou trois volumes sous le bras, elle s'en allait sur les quais, comme pour bouquiner, mais elle revenait les mains vides. Enfin, il n'y eut plus de livres, il n'y eut plus de pain. Il ne resta que la promesse de D…, et, comme toujours, la promesse manqua. Une nuit, la femme de lettres s'est asphyxiée. Je ne sais ce qu'est devenue sa fille.

« J'oubliais l'histoire de mes triomphes, je continue :

« Après avoir assisté à bien des déjeuners, à bien des scènes de famille ; après avoir bien fait rire M. D., j'ai repris mon manuscrit. J'avais cependant raconté de jolies choses… Ça vous ferait frémir, si je vous les racontais.

« Je fus essuyer de nouvelles promesses, encourir de nouvelles infortunes. Cette fois, je fus traitée avec plus de célérité : le comité d'un journal décida que je n'avais pas le sens commun. Il est vrai qu'un autre comité avait décidé, la veille, que j'écrivais comme il y en a peu ; mais… Il y a presque toujours un mais. Je me promenais donc ainsi de comités en comités ; vous savez qu'en journalisme, un comité se compose d'un seul homme. Enfin, un journaliste trouva mon travail trop léger ; un autre le trouva trop grave ; un le trouva gai ; un autre le trouva triste, et un autre ne le trouva plus du tout… Heureusement, j'avais un double.

« Quelle diversité de jugements sur le même sujet ! dites-vous.

« Pas tant que vous croyez : il y a, au contraire, chez certains journalistes, une entente cordiale bien arrêtée : c'est de ne pas lire ce qu'ils veulent refuser.

« Je ne ferai pas ici la nomenclature des courses, des averses, des attentes, des impertinences, des mensonges, des ignominies et des accidents de toutes sortes : l'addition atteindrait des limites colossales. Enfin, victoire ! L'œuvre a paru ! C'est-à-dire qu'il a paru quelque chose qui ne lui ressemblait pas. Pour que ça commence mieux, on avait retranché le commencement ; pour que ça finisse plus tôt, on avait retranché la fin. On avait aussi élagué dans le milieu, et l'on avait signé ce beau travail d'un nom d'homme, trouvant que c'était d'un meilleur effet.

« En voilà un triomphe ! J'espère qu'il est triomphant ! Eh bien ! si je continuais le récit de mon épopée, ça se suivrait… et ça se ressemblerait

toujours.

« Que j'ai fait de lâchetés pour arriver ainsi à me *couvrir de gloire* ! J'ai fait bonne mine à des gens que je ne pouvais pas souffrir. J'ai été d'une exquise politesse avec de très-grossiers personnages. J'ai ri quand j'avais envie de pleurer. Mais, chez moi, j'ai pris ma revanche. J'ai fait semblant de croire, par flatterie, des mensonges ridicules d'évidence. Je crois bien, ma parole d'honneur, qu'il m'est arrivé de mentir aussi, etc., etc.

« Ceux qui disent qu'en art il sert d'être femme, sont de mauvais plaisants : ils sous-entendent quelque facétie saugrenue.

« Pour le cœur joyeux, l'obstacle n'existe pas. On le voit, on le sent, il vous arrête. Comment vaincre ? On ne sait, mais on vaincra. Hélas ! le cœur n'est pas toujours joyeux : il se fatigue de la lutte et de l'espoir sans résultats. D'abord, on croit en la bonté des hommes ; et pourtant on souffre, on ne sait pourquoi, on ne veut pas le savoir, on ne veut pas douter ; on ferme les yeux et les oreilles pour ignorer qu'il existe des méchants. Si je vous disais que D. ayant promis de m'insérer demain, pendant deux ans, j'ai cru pendant deux ans ; vous me croiriez. J'attends encore ce demain. X. a menti quatre-vingt-dix-neuf fois ; j'oublie les mensonges, j'espère une vérité. Oublier, toujours oublier : le souvenir de la veille serait un trop lourd fardeau pour le lendemain.

« Vient un jour où la femme artiste, partout repoussée, et souffrant de partout, reconnaît cette triste vérité, qu'elle n'est qu'un objet de malveillance. On en veut à son talent, à son enthousiasme ; on en veut à son intelligence. L'homme craint pour sa royauté.

« J'ai trop présumé de mes forces : je suis fatiguée. Je vois des obstacles, mais je ne sais ni les franchir, ni les tourner. Je ne sais par quelle filière on passe pour arriver à un résultat ; je ne veux pas le savoir.

« J'avais dit : Si un jour je doutais du monde, je croirais à *lui* !… Ce jour est venu. Si un jour je manquais de courage, je lui demanderais une bonne parole… J'ai manqué de courage, il ne me l'a pas donnée, cette parole. Je ne sais même si j'ai osé la demander.

« L'espoir s'éteint vite, quand rien ne l'alimente ; je ne sais plus si j'espère encore. Quand on doute de soi, on doute de tout : Ma chère maîtresse, je doute. L'orgueil m'a perdue ; je croyais en moi, parce que je

croyais en quelque chose de supérieur à moi. C'était un talisman, l'amour. L'amour et la littérature, ça ne fait qu'un. Si je n'ai pas de cœur, je ne peux pas faire de littérature. L'amour, je l'ai placé si haut, si haut…, je ne peux pas l'atteindre.

« Ne me demandez pas mon histoire. Comment vous en dire les événements, le drame, les péripéties ?… Il n'y en a pas. Cette histoire ne ressemble pas aux romans du jour, il n'y a pas de faits, mais une pensée : ma vie commence, ma vie finit à cette pensée, toute ma vie est là.

« La poésie latente est donc encore plus douloureuse que la poésie artistique. J'ai crié bien haut mes souffrances d'esprit ; je vais dire tout bas mes souffrances de cœur.

« Tous les malheurs se ressemblent : en amour comme en art, j'ai trouvé l'obstacle. La femme qui possède la faculté de grandir par son inspiration est environnée de l'impossible, non-seulement quand il s'agit de littérature ; mais cet impossible existe quel que soit le but de ses pensées. Aimer une créature au-dessus de nous, ça nous semble tout naturel ; on aime bien le Bon Dieu. Mais les hommes sont plus aristocrates que l'Être suprême. Il arrive qu'on se sent une grande affinité pour un artiste… C'est ce qui m'est arrivé. Je l'ai vu, et depuis il m'a semblé que je le voyais toujours. Il a dit quelques mots, et ces mots sont restés dans ma mémoire ; et le son de sa voix retentit sans cesse à mon oreille. Je me suis assimilée à lui sans qu'il en sache rien.

« J'étais bien heureuse : Habituée aux idées diffuses, il m'a semblé que le bonheur c'était une idée fixe. Comprenez-vous mon ignorance, je ne m'étais pas demandé s'il savait que j'étais au monde ? Il ne veut peut-être pas le savoir ? Je ne prenais de lui que ce qu'il fallait pour moi : c'était de l'égoïsme, mais c'était aussi de l'humilité. J'estimais ma vie trop peu, et je la croyais indifférente à ses yeux. Mais j'attendais tout de l'avenir.

« L'avenir n'est pas venu ; l'avenir ne vient pas. Entre le rêve et le réalité, il y a tout un monde.

« Mon rêve était insensé, je le vois à présent. Je me suis livrée à un sentiment, et ce sentiment est devenu infini. J'ai eu soif de tout, du passé et de l'avenir, de tout ce qui me manquait. Je me suis rappelé ma triste enfance : amenée toute petite dans une classe que je devais quitter plus tard,

je n'ai pas eu de pays, je n'ai pas eu de famille. Les plaisirs que je n'ai pas goûtés se sont amassés en désirs dans mon cœur. Les larmes que j'ai versées, je m'en souviens encore. Ce que j'ai désiré, je le désire plus que jamais. La destinée ne m'a pas fait faillite, j'ai ajourné ce qu'elle me devait. Oh ! je me réjouissais d'avoir souffert, car je devais être consolée. Ce que j'avais vécu, c'était une monotone préface, j'attendais la vie. Je n'étais pas désintéressée envers le Bon Dieu…, j'espérais le prix de mon malheur.

« Eh bien, je désespère ! Ma triste enfance, mes humbles travaux, mes efforts et mes ennuis, rien ne comptera… ; je n'existerai pas pour lui.

« Vivre pour soi, est-ce possible, oh ! mon Dieu ? Ma vie est si triste ; peut-être, s'il l'avait connue, elle lui aurait fait de la peine.

« — Où donc est l'obstacle, où donc est l'impossible, dites-vous ?

« — Je le sais si bien, j'oublie que vous ne le savez pas.

« Dans le monde, il est un préjugé contre la femme artiste, celle qui est pauvre surtout (car, avec de la fortune, on vous pardonne tout, même d'avoir du talent). Dans la classe vulgaire, certain cercle doit enfermer l'intelligence ; ce qui dépasse est imputé à crime. On condamne ce qu'on ne comprend pas ; le nombre fait loi à l'inspiration de s'éteindre sous l'ignorance. Les sarcasmes amers, les inventions saugrenues, rien n'est assez sot ni assez méchant pour jeter à la femme de lettres. Savez-vous par qui on est calomnié ? par la *bohème* ; c'est la race d'écrivailleurs sans âme, c'est-à-dire sans morale et sans talent. Et ces hommes qui aident si bien à la misère des femmes trouvent encore moyen de se faire les parasites de cette misère. Avec le préjugé, cette vilaine fiction, il y a le dénuement, cette vilaine réalité. Rêvez le ciel, et habitez une chambre bien haute, bien triste, sans air et sans soleil… Oh ! le ciel y descendrait…, mais un homme n'y monterait pas. Je fais ici une restriction, j'y reviendrai. L'obscurité et le froid du logis, les privations, les inquiétudes, les fatigues et les petites misères de toutes sortes s'écrivent sur l'individu. Le malheureux, personnellement, ne ressemble pas au riche. Au riche, l'orgueil qui fait ouvrir toutes les portes ; au pauvre, l'humilité qui le fait repousser d'abord : en lui on craint un solliciteur.

« Chez les artistes, il y a une grande aristocratie ; il y a les parvenus et ceux qui doivent parvenir. Mais la femme semble ne devoir jamais parvenir.

Commencez-vous à comprendre mon *impossible* ? Appeler à moi un grand artiste, il prendra ma lettre pour une supplique à sa protection. Aller à lui, le dernier des valets m'arrêtera dès la porte. J'entre, je suppose, me voilà dans un monde dont j'ignore le langage, le monde des heureux. Leurs façons m'intimident ; ils ont l'insolence du succès. Ils ne me voient pas ou me regardent en gens qui ne jugent que sur l'étiquette. Ils invitent l'artiste à dîner… Les parvenus, ça dîne. Je suis une intruse dans cette société.

« — Qu'importe la société, vous êtes près de votre idéal, dites-vous ?

« — Oh ! ne le dites pas ! Il est une chose que je ne veux pas comprendre ; je vais l'indiquer : heureusement vous n'y comprendrez rien vous-même.

« Je suis donc près du grand artiste, cet homme qui a tant de cœur dans ses œuvres, lui, mon rêve, mon idéal, mon Dieu vivant ! Pour aller à lui, j'aurais marché sur des charbons allumés ! Des hallebardes seraient tombées du ciel la pointe en bas, je n'aurais pas reculé, ah ! mais non ! Pour un regard de lui, je donnerais… oh ! tout ce que j'aurais à donner, si je l'avais. Il jette les yeux sur moi, il ne me voit pas… il ne voit qu'un corps. Il parle, mais il ne s'adresse ni à mon cœur ni à mon esprit. L'artiste dîne chez les parvenus, mais chez la pauvre jeune fille, où l'on ne dîne pas, l'artiste remarque seulement qu'il est chez une femme.

« Ne donnons pas occasion d'être lâches à ceux que nous voulons honorer.

« — Comment celui pour qui nous avons un culte sacré, celui dont le nom illumine notre cœur, celui pour qui, sans réfléchir, on donnerait sa vie et son éternité, celui-là ne trouverait près de vous qu'un instinct grossier ? Mais ce serait infâme !

« — Oui, ce serait infâme ! aussi il faut que cela ne soit pas. Du reste, il y a des circonstances atténuantes. Peut-il débrouiller, ce grand homme, si dans les stigmates de misère que porte une pauvre fille, il n'y a pas aussi les stigmates du vice ? Il craint de se tromper. Peut-il deviner, ce prophète, que, dans cette créature d'humble et faible apparence, il y a autant, et plus peut-être que dans l'âme des parvenus qui le reçoivent à leur table ? Pour exister parmi les artistes, il faut avoir un piédestal.

« Dans un petit pot, sur ma fenêtre, il y a une plante haute comme le doigt ; c'est un cèdre, j'en suis sûre ; mais, comme il n'a que de l'ombre et qu'une motte de terre pour nourriture, les autres cèdres ne se douteront jamais qu'il est de leur espèce.

—

« Vous comprenez qu'à son début ma vie est fatalement arrêtée. Quand je resterais sur la terre autant d'années que Mathusalem, je serais toujours à la même phase. Il me faut une intervention supérieure pour m'arracher à moi.

« Mon esprit est comme une source qui, privée de sa voie naturelle, s'épand maladroitement et sottement sur la terre. Cette source était créée dans un but, vous avez barré la pente qu'elle devait suivre ; elle déracine au lieu d'arroser ; elle devient capricieuse, désordonnée, malfaisante ; si c'était une femme, vous diriez : « Elle devient folle. »

« Oui, c'est un malheur de ne pouvoir suivre le chemin que Dieu semblait nous indiquer. Toutes nos aptitudes se brisent contre une barrière, et nous n'avons ni goûts ni forces pour tourner ailleurs.

—

« Il y a des moments où je souffre de partout. Le bruit m'est douloureux ; je vois tout en noir ; je n'appréhende que choses funestes, tant il semble que le malheur attire le malheur. J'ai l'esprit malade. Je comprends ma souffrance, et je m'y enfonce avec la volupté du désespoir. Les catholiques ont raison quand ils disent que, dans leur enfer, les tourments du corps ne sont rien en comparaison des tourments de l'âme. Il s'y connaissent. Pour la douleur de l'âme, il n'y a pas de répit : le corps s'endort quelquefois, l'âme jamais.

—

« Si le réel n'existe pas, on donne dans l'impossible ; nous prenons des fantômes pour des hommes ; plus tard, nous prenons des hommes pour des fantômes. Si je divague, ne faites pas attention, j'en ai pris l'habitude.

« Avoir commencé par la raison, et finir par ne plus savoir ce qu'on fait de sa raison, c'est triste, savez-vous ? C'est ce qui arrive quand notre dose de chagrin est trop lourde pour nos épaules.

« Le malheur isole ; quand on vit à part, on se fait des idées à soi, et, dès que nous ne pensons plus comme le monde, le monde nous regarde d'un air tout drôle.

« Si je dis presque toujours *on* et non pas *je*, c'est que je n'ai plus de *moi* : je ne vis pas, je regarde vivre les autres. Il y a quelque chose d'horrible dans cet état de mort-vivant, et j'en viens quelquefois à regretter cette douleur qui me faisait sentir que j'étais au monde … … …

VI

CLOTILDE

« Vous faites des philosophes et des poètes, c'est magnifique ! Vous dites : « L'intelligence a sa place dans le monde. » Bravo !

« Vous aviez raison de me guider… et moi, qui suivais vos ordres, je lisais, je pensais, je développais mon esprit. J'en étais venue à me sentir un cœur ; je m'assimilais aux joies et aux douleurs des autres. Pauvre enfant, mise au monde mal à propos, je subissais en silence le malheur de la vie. Je n'en devais connaître, de la vie, que le passage qui mène à la mort. Je le savais, j'étais sans avenir. J'étais faite à mon sort ; rien en moi ne protestait, il y aurait eu trop à protester. Un jour, avez-vous dit, vous serez riche, parce que vous serez généreuse : on vous aimera, parce que vous serez bonne. Vos paroles m'ont ouvert un nouvel horizon. Vous m'avez initié à l'existence ; j'ai aimé le monde.

« Oh ! vous m'avez trompée. Pourquoi cet espoir qui ne devait pas se réaliser ?

« Vous avez développé mon intelligence. Eh bien ! l'intelligence me gêne, l'intelligence me nuit, l'intelligence me tue. Le travail ingrat, incessant, me fatigue bien assez, sans être usée par la pensée. Le désir sans but, c'est un ver qui ronge et ne nourrit pas. Les souffrances matérielles me suffisent ; laissez-moi souffrir comme la brute, je souffrirai moins. Quand

j’ai gagné le morceau de pain de chaque jour, j’en ai assez, je vous assure ; je ne me donne pas le luxe d’avoir des idées.

« Pourquoi m’avez-vous fait grandir ? Pour que je tombe de plus haut. Pourquoi avez-vous épuré mes goûts ? Pour que je ne trouve jamais à les satisfaire. Pourquoi avez-vous augmenté ma personnalité ? Pour que j’aie plus à mourir.

« Que ne m’avez-vous laissé dormir dans l’indifférence ! Ma sensibilité s’est développée, et ma souffrance est plus douloureuse. Mon malheur était déjà si grand vous avez trouvé moyen de le grandir.

« À ce sarcasme, vous reconnaissez Clotilde, votre préférée. J’ai tort de vous maudire, vous avez cru bien faire. Oh ! poëte, poëte de cette belle poésie qui ennoblit les choses les plus infimes et illumine même la mort ! Plus de haine près de vous. Mais laissez-moi pleurer, pleurer tout mon saoul ! Laissez-moi m’abîmer dans ces sanglots si amers, si douloureux, et qui ne cessent que lorsqu’on n’a plus de larmes.

« Naguère, nous parlions des fous de la Grèce, c’étaient nous qui étions des folles. Je devais philosopher aussi, moi. Sapristi ! Dieu sait ce que je devais faire ! Descendons du ciel, le travail m’attend, Hélas ! souvent, c’est moi qui attend le travail.

« Combien dites-vous de centaines de mots pour deux sous ? Si je comptais les points que je fais pour la même somme, c’est moi qui l’emporterais. Et puis, je travaille mal ; je me souviens d’avoir été un esprit fort, et ça me rend très-bête pour les choses qui exigent peu d’intelligence.

« J’habite, dans une rue étroite et sale, une maison d’ouvriers pauvres et de femmes qui ramassent leur vie où elles la trouvent. D’abord c’est une allée noire et boueuse ; au bout, un escalier de même style. On est suspect rien que de demeurer dans un pareil lieu. J’occupe un cabinet qui donne sur une cour, j’allais dire un puits. Le soleil luit pour tout le monde… Dérision amère ! Il y a six mois que je n’ai pas vu le soleil.

« Je sors le moins possible ; je ne veux pas renouveler la scène des prix, vous vous rappelez ? J’attends le soir, et, bien voilée, je vais furtivement, comme pour faire un mauvais coup, chercher du travail.

« Vous voyez bien, j’avais tort de désirer l’espace, puisque je devais écouler mes jours (si ça peut s’appeler des jours) dans une espèce de

cercueil. J'avais tort de me complaire aux belles choses… De ma fenêtre, je ne vois que de gros rats et des tas de balayures. Je me débats dans la boue… presqu'à la lettre. Oh ! nos beaux projets, nos belles pensées ! Folie, folie !

« J'ai désiré l'harmonie, les sons divins ; et j'entends le hoquet des ivrognes. L'amour, j'ai eu conscience de cette lumière du ciel, et je distingue des propos ignobles, des je ne sais quoi hideux. Dans ces basses régions sociales, les hommes ayant des instincts au-dessous du niveau des choses humaines, il leur faut un langage à part : on parle argot dans ma société ; hélas ! je comprends l'argot.

« J'évite Zélie. Je lui fais de la peine ; elle me fait de la peine aussi. Et puis, elle m'éveille, et je souffre de vivre. Il y a des malheurs qui prennent tout ; ils ne laissent pas même de place à l'amitié.

« Vous rappelez-vous la conversation que nous avons eue près de cette muraille où grimpaient des plantes sauvages ? Je me comparais à ces bourgeons avortés qui cherchent à prendre racine parmi les anfractuosités de la pierre et les lichens accapareurs ; j'admirais et j'enviais les branches vivaces et ensoleillées qui s'élevaient bien haut. En ce moment, nous pensions à Zélie. Alors vous dites : « La plus belle fleur peut être brisée par un orage… » Oui, un orage peut faire d'un objet d'admiration un objet de pitié. Il y a quelque chose de plus triste que la misère, de plus triste que la mort, c'est la folie.

« Quand j'entrerais dans les détails de certaines misères de Paris, ça ne vous amuserait pas ! Allons, laissez-moi retomber dans mon néant. Ne me dites pas de vous écrire, je ne pense plus.

« Au revoir, au revoir dans l'éternité. Oh ! ne vous effrayez pas, je ne veux pas me tuer. Me tuer, ça me fatiguerait. Je suis sans inquiétudes : mourir, c'est un travail qui se fait tout seul. L'isolement, la fatigue, le manque d'air et le manque de nourriture, le manque de bonheur surtout, font plus que tous les médecins du monde. C'est pourquoi je finis gaîment cette lettre. Oh ! je suis gaie, je suis bien gaie, Je n'ai plus longtemps à souffrir !

« Clotilde. »

VII

Dominée par mille détails qui ne laissent aucune place à l'ennui, je jouissais de la quiétude des enfants et des solitaires. Si le bonheur ne devait pas venir, oh ! du moins, j'étais garantie de l'infortune. Les grandes choses passent au-dessus des petites existences. Je le croyais ; mais Clotilde et Zélie m'ont troublée jusqu'au fond de l'âme.

Qu'est-ce donc que cette misère qui prend notre air, notre jour, nos pensées ; cette misère qui par degré nous tue ? Oui, je croyais que le soleil brillait pour tous, et que le morceau de pain qui suffit aux chétives existences pouvait se gagner avec honneur.

Clotilde, si faible et si maladive, ne supportera pas un long martyre ; mais Zélie, cet être d'inspiration… — la mort oublie ceux qui s'oublient eux-mêmes, — Zélie survivra à la perte de ses illusions et de ses espérances ; Zélie se survivra à elle-même. Une bonne nature se brise contre une barrière de mauvais vouloirs et de mauvais instincts ; elle va douter du monde ? Non : elle va douter d'elle. Nous n'avons pas tous cet aplomb magnifique qui nous érige en juges de la société.

Des jeunes filles croient qu'il faut être bonnes et travailleuses pour arriver dans le monde : il en est autrement. La lutte est une dérision, elles luttent tout de même… ça fait rire les hommes. Mais si la mort physique tarde à venir, l'agonie morale ne tarde pas.

Et c'est moi qui ai guidé mes pauvres sœurs dans une voie fatale. Je me disais : Dans le monde, où tout a sa place, chacun apporte sa petite collaboration à l'œuvre sociale. Eh quoi ! je me serais trompée ? Je me

tromperais chaque jour ! Quand je vois mes douces petites filles grandir, près de moi, en grâces et en bonté, je me réjouis ; il me semble qu'on n'a jamais assez de vertus pour jouer un rôle dans la grande famille humaine. Quand je vois une belle âme, il me semble que c'est tout, c'est la dot du bon Dieu. Et je dis : Mon enfant, allez, vous avez besoin du monde, et le monde a besoin de vous. La société est votre famille : vous serez isolée parmi les hommes, mais nous sommes tous frères. On ne vous fera pas de mal, parce que vous n'avez jamais fait de mal à personne ; on vous respectera, parce que vous êtes respectable. Vous serez étrangère, mais votre physionomie vous servira de passe-port.

Je croyais qu'aller à la perfection c'était aller au bonheur.

Que devais-je faire ? Pour les bourbiers humains, faut-il prêcher l'ignoble et le cynisme, le mépris de toute justice et de toute pudeur ? Oh ! ce serait renier Dieu !

Aminthe, vous avez bien fait de mourir. Vous qui preniez pour vous les vices des autres. Quelle tâche vous vous prépariez, mon enfant ! Vous avez craint la responsabilité de la vie. Heureuse petite fille, vous êtes morte dans toute votre innocence !

Vous, Pauline, je vous plaignais ; j'avais tort. Heureux les pauvres d'esprit ! L'existence leur est moins lourde : il faut être fort pour porter un malheur.

Agathis, gloire à vous ! vous êtes de votre siècle !

Eh quoi ! mes belles fleurs souillées, meurtries ! Mais le monde ne les voit donc pas ? La femme, ce qu'il y a de meilleur, la femme mourrait victime de sa faiblesse ? Les femmes, les hommes les aiment pourtant !

Mais qu'ont-ils donc fait ces gens qui, naguère, ont voulu reconstruire l'édifice social ? Dans leurs systèmes, ils ont oublié une moitié du genre humain, la classe faible, la classe souffrante, les femmes. Fous égoïstes, disparaissez avec vos lubies.

— L'homme craint pour sa personnalité. — Allons donc ! sur terre il y a place pour tous.

— L'homme dit : « Si la femme pensait, je ne penserais pas tout seul. » — L'idiot dit ainsi. Ne lui disputons pas sa royauté.

La femme doit vivre, vivre de cœur, d'intelligence, vivre tout entière. Nous n'allons pas au néant, que je croie ?

Il faut qu'il y ait eu un malentendu entre l'homme et la nature. Chaque être est appelé à l'entier développement des bonnes facultés qu'il porte en lui : progresser, c'est la loi universelle. — On en veut à la poésie, on en veut à l'intelligence ! — Non, cela n'est pas, parce que cela ne doit pas être.

Il y a dans le monde une espèce d'écume qui parfois monte à la surface ; cet état indique une société en travail ; l'œuvre achevée, l'écume aura disparu. Puissiez-vous ne pas en être salies, ô mes pauvres enfants ! Puissiez-vous rester debout après l'orage, ô femmes, anges gardiens de l'humanité !

Nous ne choisissons pas nos aptitudes ; nous sommes les instruments du Créateur ; mais quelle que soit une vocation, elle est sacrée, puisque Dieu la donne : — respect à l'arrêt du bon Dieu ! Il y a souvent une nébuleuse à traverser pour arriver à la lumière : si nous n'arrivons pas, du moins frayons la route, d'autres recueilleront ce que nous aurons semé.

La vie n'est pas un plaisir, c'est un devoir. Oh ! la tâche est lourde, mais nous n'en portons pas plus que nos forces. Nous avons droit au malheur ; c'est un honneur que nous fait l'Éternel !

Clotilde, Zélie, courage, je vais à votre secours ! Des malheureux, j'en suis. Plus que jamais, justice et bonté : la cause triomphera. Il viendra un temps où toutes les belles facultés auront leur place sur la terre. En attendant, faisons abnégation de notre vie au profit de tout ce qui souffre ; le malheur est léger quand on s'oublie pour de plus malheureux. Aussi faible, aussi pauvre qu'on soit, on peut être riche, je le répète, car on peut être utile. Que rien ne vous arrête, le froid, la faim, les injures des sottes gens. Oh ! ne craignez pas de mourir, vous êtes dans votre droit. Le soleil ne luit pas pour tous, mais pour tous il y a le bon Dieu.

Ô jeunes filles ! ô poètes ! vous l'avez dit : — Il y a quelque chose de plus fort que la misère, de plus fort que la mort, c'est l'amour ! L'homme le plus égaré dans les mauvais chemins a le sentiment de l'amour. La femme, dans sa pensée, est belle au-dessus de tout ; sa voix ferait vibrer son cœur plus que toute musique humaine ; et son idée est plus sublime que les plus sublimes choses. Cette vision resplendissante qu'on appelle l'amour n'est-

elle pas la plus magnifique des poésies ? Le malheur ne vous tuera pas, pauvres filles, on vous tendra la main, même du camp ennemi. Chantez, ô femmes ! les hommes ne vous feront pas taire ; il vous écouteront. La mère chante pour endormir la douleur de son enfant, et les hommes sont de grands enfants.

Maîtresse d'école que je suis, voilà bien mon lot : des phrases, des phrases… Mais on meurt avec des phrases ! Je me tourmente le cerveau, je me torture le cœur… et je pleure sur ma nullité.

Ces jeunes filles, ces innocences qui m'environnent, la petite Aminthe qui, de l'autre monde, nous regarde ; tous ces petits enfants, que Dieu estime assez pour quelquefois les dispenser de la vie ; sur terre ces petits cercueils, au ciel ces belles âmes, tout cela ne plaide donc pas pour nous ? Pas une idée… rien… — Oh ! merci ! la Providence intervient ! Marianne apporte ses économies. Clotilde la savante, Zélie l'inspirée, recevez de Marianne la cuisinière.

Je remercie M. Eugène Pick pour le bon accueil qu'il fait à la vraie littérature, et pour la protection qu'il accorde à toutes les idées généreuses.

ADÈLE ESQUIROS.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Clemarot
- Hektor
- Acélan
- Guillaumelandry
- Favete linguistis
- ~2026-49052-2
- *j*jac
- ~2026-37726-2
- Lepticed7

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur